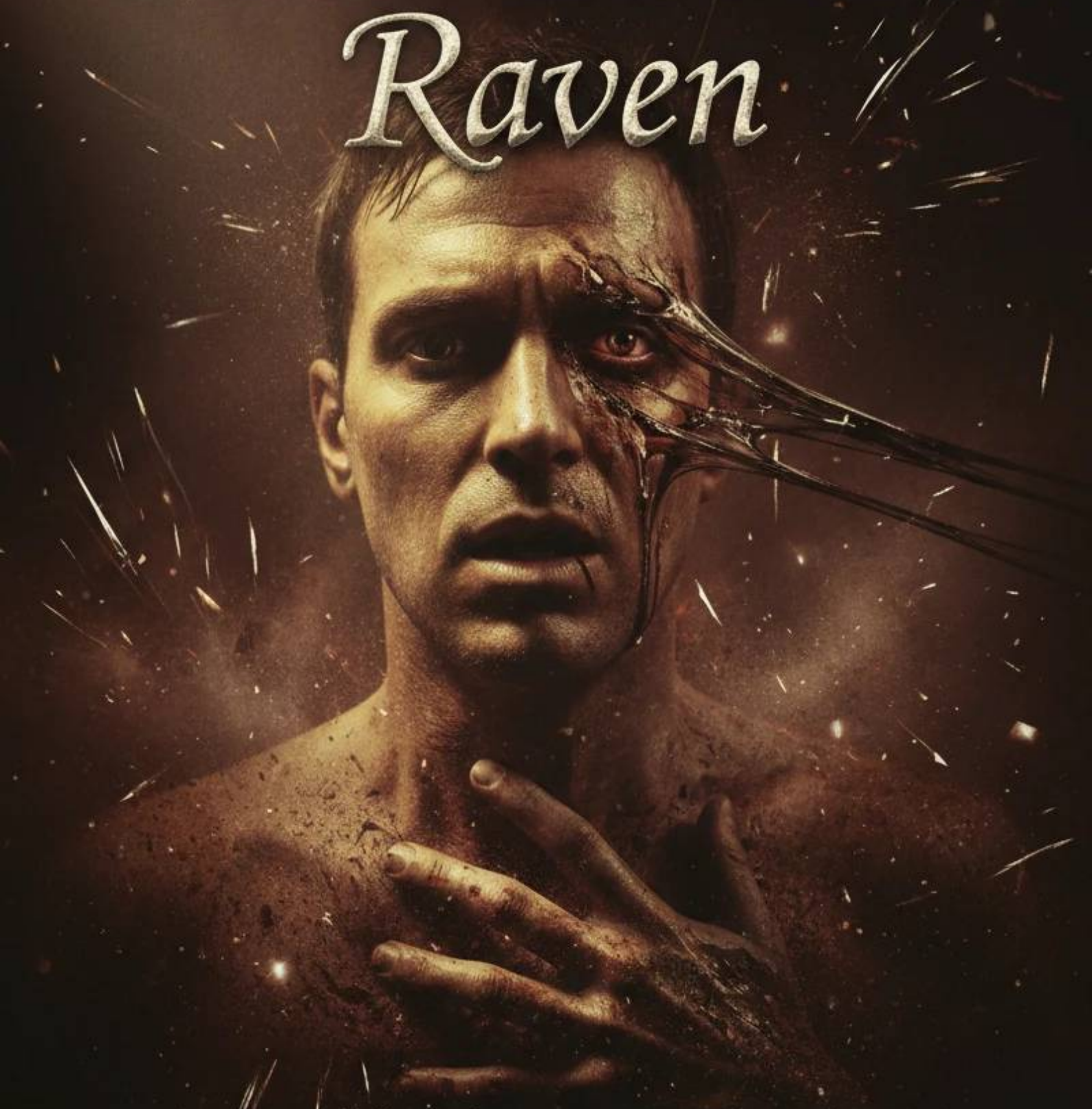


COMPTÉ TES VERTÈBRES

Raven



Compte Tes Vertèbres

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Angle Mort du Réveil	4
Chapitre 2 : L'Archiviste de la Poussière	9
Chapitre 3 : La Sensation du Cuir	14
Chapitre 4 : La Syncope du Miroir	20
Chapitre 5 : Géométrie des Tendons	25
Chapitre 6 : Le Liquide Céphalique	30
Chapitre 7 : L'Intrus de Mémoire	35
Chapitre 8 : Suture et Silence	40
Chapitre 9 : La Pulpe et l'Acier	45
Chapitre 10 : L'Expulsion	49
Chapitre 11 : Compte Tes Vertèbres	54
Chapitre 12 : Fondations de Chair	58

Chapitre 1

L'Angle Mort du Réveil

La paupière droite d'Elias se décolla avec un bruit de succion humide, une déchirure infime dans le silence poisseux de la chambre. L'air de la pièce avait le goût du fer et de la poussière stagnante, une substance solide qui s'engouffrait dans ses poumons comme de la laine de verre. Allongé sur le dos, les bras le long du corps, il sentait chaque centimètre carré de son matelas presser contre sa colonne vertébrale, une main de géant cherchant à l'écraser contre le béton du plancher. Le plafond était une surface grise, uniforme, striée d'une unique fissure qui ressemblait, sous cet angle, à un sourire trop large et dépourvu de dents.

Il ne bougea pas. Bouger signifiait admettre que le cycle recommençait. Il resta là, à écouter le battement de son propre cœur, un tambour sourd et irrégulier qui semblait résonner non pas dans sa poitrine, mais dans les murs de l'appartement. *Boum-tic. Boum-tic.* Un décalage. Toujours ce décalage.

Elias finit par s'extraire des draps. Le tissu, imprégné d'une sueur froide et rance, colla un instant à ses omoplates avant de lâcher prise avec un sifflement de soie. Ses pieds rencontrèrent le carrelage. Le froid monta instantanément le long de ses chevilles, une morsure sèche qui lui fit contracter les orteils. Il se dirigea vers la salle de bain, le corps lourd, avec cette impression persistante que ses muscles n'étaient plus tout à fait fixés à ses os, qu'ils glissaient sous sa peau comme des poissons morts.

La salle de bain était un cube de porcelaine et de lumière crue. L'ampoule nue grésillait, un bourdonnement électrique qui lui sciait les tempes. Elias s'arrêta devant le lavabo. Ses mains, deux araignées pâles aux articulations saillantes, agrippèrent le rebord froid.

C'est alors qu'il la vit.

Près du pied de la baignoire, sur le carreau de céramique d'un blanc chirurgical, une encoche. Une entaille profonde, rectiligne, d'environ trois centimètres. Ce n'était pas une fissure naturelle. Les bords étaient nets, précis, comme si la pierre avait été excavée par un scalpel d'une dureté impossible. Une petite accumulation de poussière de silice brillait au fond de la rainure, tel du sel sur une plaie.

Elias s'agenouilla. Sa rotule craqua dans le silence, un bruit de bois sec qui le fit tressaillir. Il approcha son index de l'entaille. L'odeur qui s'en dégageait était organique, une pointe d'ozone mêlée à la senteur fade d'une charcuterie oubliée. Il ne possédait aucun outil capable de marquer le carrelage ainsi. Ses verrous étaient triples, ses fenêtres condamnées par des loquets qu'il vérifiait chaque soir jusqu'à s'en faire saigner les cuticules. Pourtant, la marque était là. Une de plus. Hier, le sol était lisse. Hier, cet appartement ne le mangeait pas encore.

Il se releva, le vertige lui labourant l'estomac. Il devait se laver le visage. Effacer cette sensation de film gras qui recouvrait son existence.

Il ouvrit le robinet. L'eau cracha, d'abord brune, puis d'un bleu translucide et glacial. Il plongea ses mains dans le flux, sentant le froid ankyloser ses doigts. Il s'aspergea le visage une fois, deux fois, trois fois. L'eau s'insinuait dans ses oreilles, dans ses narines, emportant avec elle des parcelles de son identité.

Lorsqu'il se redressa pour faire face au miroir, il s'immobilisa.

L'image dans la glace était la sienne. Les mêmes cernes violacés, la même peau diaphane laissant deviner le réseau de veines sombres qui s'entortillaient autour de son cou comme des vers. Mais il y avait une dissonance. Elias essuya une goutte d'eau qui perlait sur le bout de son nez.

Dans le miroir, le reflet attendit.

Une fraction de seconde. Un battement de cil trop long. L'Elias de verre n'essuya la goutte qu'après que le véritable Elias eut déjà laissé retomber sa main. C'était une latence millimétrique, une erreur dans le code de la réalité. Elias pencha la tête à gauche. Le reflet le suivit, mais le mouvement fut plus fluide, presque gracieux, dépourvu de la raideur nerveuse qui habitait Elias.

Ses yeux rencontrèrent ceux du reflet. Les pupilles de l'autre étaient plus larges, plus sombres. Elles ne reflétaient pas la lumière de l'ampoule ; elles semblaient l'aspirer. Un frisson, une décharge de glace pure, remonta la colonne vertébrale d'Elias. Il ouvrit la bouche pour crier, ou peut-être pour interroger, mais seul un râle sec s'échappa de sa gorge.

Dans le miroir, les lèvres de l'autre s'étirèrent. Ce n'était pas un sourire, c'était une mise en tension de la chair. Le reflet ne montrait pas de dents, mais Elias crut voir la gencive se rétracter, laissant apparaître un os trop blanc.

Soudain, le bruit commença.

Ce n'était pas un son extérieur. Cela venait des murs, ou peut-être de l'intérieur de son propre conduit auditif. Une fréquence stridente, une note si haute qu'elle en devenait une douleur physique. C'était le cri d'une ponceuse sur du métal, le hurlement d'un nerf mis à nu. La vibration fit trembler l'eau restée dans le lavabo, créant des cercles concentriques parfaits, hypnotiques.

Elias plaqua ses mains sur ses oreilles, pressant si fort que ses pouces s'enfoncèrent dans ses mâchoires. Le son ne s'atténa pas. Au contraire, il gagna en texture. Il devint granuleux. Il pouvait sentir la vibration dans ses molaires, dans ses orbites. Les murs de la salle de bain semblèrent se rapprocher d'un millimètre. Le béton respirait.

Il pouvait entendre le frottement des molécules de la structure, le grincement des fondations qui se tassaient pour mieux l'enserrer.

Il recula, trébucha contre le rebord de la baignoire. Ses yeux ne quittaient pas le miroir. Le reflet, lui, n'avait pas les mains sur les oreilles. Il restait là, les bras ballants, observant Elias avec une curiosité prédatrice, une jubilation silencieuse qui transpirait par chaque pore de ce visage volé. Le reflet fit un pas en avant, bien que la surface du miroir fût plane. La silhouette sembla gagner en relief, en densité, tandis qu'Elias se sentait devenir bidimensionnel, une simple ombre jetée sur le carrelage.

Le bruit monta d'un cran. Elias sentit un liquide chaud couler de sa narine gauche. Une goutte de sang sombre s'écrasa sur le blanc immaculé du lavabo. Dans le miroir, le reflet n'avait pas de saignement de nez. Il était parfait. Il était l'original, et Elias n'était plus que la copie dégradée, le brouillon raturé.

Une nouvelle encoche apparut sur le mur, juste à côté de l'armoire à pharmacie. Un craquement sec, comme un coup de fouet. Le plâtre vola en éclats. Elias vit la marque se dessiner d'elle-même, une griffe invisible labourant la paroi. L'appartement ne se contentait plus d'être un décor ; il devenait un estomac, et les sucs gastriques de l'architecture commençaient à dissoudre sa raison.

Elias se jeta hors de la salle de bain, ses pieds glissant sur le sol. Il se retrouva dans le salon, ce bocal de quatorze mille jours où chaque meuble occupait une place millimétrée. Mais tout avait changé. Les angles de la pièce n'étaient plus droits. Le plafond semblait s'être abaissé, pesant sur ses épaules comme une chape de plomb. L'odeur de la charcuterie rance était plus forte ici, mêlée à une effluve de formol.

Il se recroquevilla sur le tapis, les genoux contre la poitrine, comptant ses vertèbres une à une pour s'assurer qu'elles étaient encore là, qu'elles n'avaient pas été remplacées par des chevilles de bois ou des tiges d'acier. *Une, deux, trois...*

Le sifflement strident se transforma en un murmure. Des milliers de voix minuscules, comme des insectes s'agitant derrière le papier peint. Elles ne disaient rien de compréhensible, mais leur cadence était calée sur celle de son pouls.

Elias ferma les yeux, mais l'image du reflet resta gravée sur ses rétines. Le reflet qui ne souffrait pas. Le reflet qui attendait que la porte de verre s'ouvre enfin. Sous sa peau, au niveau du poignet, Elias vit une bosse se déplacer. Quelque chose de long et de fin, qui ne ressemblait ni à un tendon, ni à une veine, cherchait un chemin vers la surface.

Il gratta sa peau avec ses ongles, cherchant à extraire l'intrus, mais sa chair était devenue élastique, résistante, comme un cuir tanné par une main experte. Il ne sentait plus la douleur, seulement une pression insupportable, une expansion interne.

L'appartement vibra une dernière fois, un grondement sourd qui fit tinter les verres dans la cuisine. Puis, le silence revint. Un silence plus terrifiant que le bruit, car il était plein d'attente.

Elias ouvrit les yeux. La lumière du jour filtrait à travers les stores, découpant le salon en tranches grises. Sur le sol, juste devant lui, une nouvelle encoche venait d'apparaître sur le parquet. Elle était encore chaude.

Il regarda ses mains. Elles tremblaient, mais pas de peur. Elles tremblaient d'une impatience qui n'était pas la sienne. Dans le reflet de la vitre de la fenêtre, il vit l'Autre lever la main pour le saluer.

Le décalage n'était plus d'une milliseconde. Il était d'une seconde entière.

Elias Thorne comprit alors qu'il n'était plus le locataire de ces lieux, mais simplement le matériau de construction d'une chose qui n'avait pas encore fini de grandir. Sa propre carcasse n'était que le coffrage. Et le béton commençait à durcir.

Chapitre 2

L'Archiviste de la Poussière

Le pied à coulisse en acier inoxydable cliqueta contre le carrelage de la salle de bains, un bruit sec, chirurgical, qui résonna dans le silence poisseux de la pièce. Elias ne frissonna pas. Le frisson impliquait une réaction nerveuse qu'il ne s'autorisait plus. Ses doigts, longs et jaunis par une nicotine imaginaire, pressèrent les becs de l'instrument contre la lisière de la fissure qui barrait son avant-bras gauche.

Quatre millimètres de profondeur. Hier, à la même heure, elle n'en faisait que trois virgule deux.

L'entaille ne saignait pas. Elle ne présentait aucune inflammation, aucune rougeur salvatrice. Les bords de la plaie étaient nets, d'un blanc de craie, révélant sous la première couche d'épiderme une texture fibreuse, semblable à de la toile de jute humide. Elias approcha son visage du miroir. Une odeur de vieux plâtre et de cuivre froid émanait de sa propre chair. Ce n'était pas l'odeur de la putréfaction, mais celle d'un chantier de construction laissé à l'abandon sous la pluie.

Il nota la mesure dans son carnet à spirales, un petit volume dont les pages s'étaient gondolées sous l'humidité stagnante de l'appartement. Son écriture, autrefois élégante et déliée, s'était transformée en une suite de griffures anguleuses, de pattes de mouches cherchant désespérément à s'agripper au papier.

Sujet : Avant-bras gauche. Localisation : 12 cm au-dessus du poignet. Expansion : +0,8 mm en 24h. Texture : Minérale.

Il leva les yeux vers le miroir. Son reflet ne bougea pas immédiatement. Il y eut ce

délai, ce hoquet de la réalité, une fraction de seconde où l'image dans la glace resta figée, le regard vide, tandis qu'Elias avait déjà baissé la tête vers son carnet. Puis, avec une fluidité écœurante, le reflet rattrapa le temps perdu, ses yeux pivotant dans leurs orbites avec un bruit de succion imperceptible, comme si des ventouses se détachaient d'une paroi graisseuse.

Elias sentit la salive s'épaissir dans sa bouche. Elle avait le goût du bitume.

Il quitta la salle de bains pour entamer sa ronde. C'était devenu sa seule fonction : l'archiviste du désastre. Dans le couloir étroit, l'air ne circulait plus. Il s'accumulait en strates invisibles, une gelée invisible qui opposait une résistance physique à chacun de ses pas. Pour atteindre la porte d'entrée, il dut fendre cette masse avec ses épaules, les poumons brûlants, comme s'il inhalait de la poussière de verre.

Les verrous. Il commença par le haut. La serrure de sûreté à double tour. Intacte. Le pêne était fermement engagé dans la gâche. Il posa son index sur le métal froid. Pas de traces de pesée, pas de rayures. La porte blindée n'avait pas été forcée. Elle n'avait pas besoin de l'être. Le danger ne venait pas de l'extérieur ; il transpirait des murs.

Elias passa à la chaîne de sécurité. Elle pendait, inerte. En la touchant, il remarqua une pellicule de givre grisâtre sur ses doigts. Ce n'était pas du froid, mais une fine couche de poussière si dense qu'elle semblait peser plusieurs grammes. Il frotta ses doigts l'un contre l'autre. Le bruit fut celui de deux pierres ponce s'érodant mutuellement.

Il s'accroupit pour examiner le verrou du bas. C'est là qu'il le vit.

Une mèche de cheveux, longue, noire, presque métallique, était coincée dans la serrure. Elle ne pendait pas vers l'extérieur. Elle semblait avoir été aspirée par le trou de la serrure, comme si le mécanisme lui-même s'en nourrissait. Elias tira dessus. La mèche résista, puis céda dans un craquement sec. En l'approchant de ses yeux, il

constata qu'il ne s'agissait pas de cheveux. C'était une fibre nerveuse, encore parcourue de tics électriques résiduels.

Le plafond de l'entrée émit un craquement sourd. Une plainte de bois qui travaille, ou d'os qui se brise.

Elias retourna dans le salon, sa démarche saccadée trahissant la rigidité croissante de ses articulations. Il s'assit à sa table de travail, une planche de chêne dont les veines semblaient désormais pulser au rythme de sa propre carotide. Il reprit son mètre ruban.

Il mesura l'écart entre le canapé et le mur. Quatre-vingt-douze centimètres. La semaine dernière, il y en avait cent dix.

Les murs se rapprochaient. Pas d'un bloc, mais par une expansion lente, une hypertrophie du béton. Le papier peint, d'un beige maladif, boursouflait par endroits, formant des cloques qui, lorsqu'il les pressait, laissaient échapper un sifflement d'air vicié, une expiration fétide de caveau.

Il posa sa main sur la paroi. Sous la surface, il sentit un mouvement. Quelque chose de vaste, de péristaltique. Le bâtiment ne se contentait pas de l'enfermer ; il le digérait. Chaque centimètre carré de cet appartement était un segment d'un tube digestif architectural.

Un bruit de grattage s'éleva du coin de la pièce. Elias ne tourna pas la tête. Il savait que s'il regardait trop vite, il surprendrait la transformation, et que la réalité ne pourrait plus feindre la normalité. Le grattage était méthodique. *Scratch. Scratch. Pause. Scratch.*

C'était le bruit d'un ongle sur du plâtre. Ou d'une dent sur de la brique.

Il baissa les yeux sur ses jambes nues. Ses genoux étaient devenus noduleux, des excroissances osseuses perçant presque la peau qui se tendait jusqu'à la transparence. Le réseau de ses veines n'était plus bleu, mais d'un noir d'encre, dessinant une carte complexe, un plan d'architecte gravé directement dans sa chair.

Il se rendit compte qu'il ne clignait plus des yeux. Ses paupières étaient devenues trop lourdes, ou peut-être trop sèches, comme du cuir tanné. Chaque mouvement oculaire lui arrachait une grimace ; il entendait le frottement de ses globes dans leurs orbites, un bruit de sable fin broyé entre deux plaques de marbre.

Soudain, une goutte de liquide tomba sur son carnet. Elle n'était pas transparente. C'était un jaune huileux, épais comme de la bile. Elias leva les yeux au plafond. Une fissure venait de s'ouvrir juste au-dessus de lui. Elle ne ressemblait pas à une lézarde de bâtiment. C'était une fente labiale, aux bords ourlés de poussière rose, qui distillait lentement ce suc gastrique architectural.

Il ne bougea pas. Il ne pouvait plus. Son corps n'était plus une entité autonome. Ses pieds semblaient soudés au parquet, ses chevilles enserrées par une poussée de fibres de bois qui s'immisçaient sous ses ongles.

Dans le miroir de la cheminée, en face de lui, l'Autre se leva.

Le reflet ne suivait plus Elias. Il avait pris son indépendance. L'Elias de verre s'approcha de la surface intérieure de la glace, ses mains se posant contre la paroi invisible. Ses doigts étaient longs, trop longs, se terminant par des pointes de calcaire. Il sourit. Ce n'était pas un sourire de joie, mais une rétraction musculaire, une mise à nu des gencives qui étaient devenues grises et dures comme du mortier.

L'Autre commença à frapper contre le verre. Un coup lent. Rythmique.

Boum.

Elias sentit l'impact dans sa propre poitrine.

Boum.

Une nouvelle fissure s'ouvrit sur son sternum, exactement là où l'Autre frappait. La peau craqua avec le bruit d'une vieille reliure de cuir qu'on ouvre après un siècle d'oubli. Elias ne cria pas. L'air dans ses poumons était devenu trop solide pour vibrer. Il n'était plus qu'une archive de douleur, un catalogue de transformations.

Il regarda ses mains une dernière fois. Le mètre ruban était tombé. Ses doigts s'allongeaient, les articulations doublant de volume, se transformant en de parfaits gonds de chair et de calcium. Il ne portait plus de peau, mais une enveloppe de protection, un coffrage.

Le grattage dans le coin de la pièce devint un déchirement. Le mur s'ouvrit, révélant non pas des briques, mais une structure de côtes entrelacées, une cage thoracique immense qui constituait l'ossature de la pièce.

L'appartement n'attendait plus. Il avait faim.

Elias Thorne ferma les yeux, mais ses paupières, désormais de pierre, ne purent occulter la vision de l'Autre qui, d'un coup d'épaule violent, brisait enfin la surface du miroir. Les éclats de verre ne tombèrent pas au sol. Ils restèrent suspendus dans l'air visqueux, comme des dents de cristal attendant de déchieter ce qu'il restait de sa volonté.

L'archiviste n'avait plus rien à noter. Il était devenu l'encre. Il était devenu le mur. Il était la vertèbre manquante que le béton attendait pour enfin se refermer.

Chapitre 3

La Sensation du Cuir

Le premier bouton de la chemise en oxford n'était plus un simple disque de nacre, mais une morsure froide, une tumeur de plastique pressée contre la base de sa gorge. Elias sentit la fibre du tissu — ce coton qu'il avait jadis jugé souple, presque luxueux — se transformer en une grille de fils barbelés microscopiques. Chaque mouvement de sa cage thoracique, chaque inspiration superficielle, déclenchait un millier de micro-lacérations. Ce n'était pas une démangeaison. C'était une invasion. Le textile s'abreuvait de son humidité, pompant le peu de vie qui restait dans ses pores pour devenir une seconde peau, une gangue étrangère et raide qui refusait de suivre les courbes de son anatomie.

Ses doigts, dont les articulations semblaient désormais lestées de plomb fondu, tremblèrent lorsqu'il remonta vers le col. Ses ongles, jaunis et cassants, s'accrochèrent au fil lâche. Le bruit fut assourdissant dans le silence de plomb de l'appartement : un *crac* sec, comme une vertèbre qui cède. Elias ferma les yeux, mais le noir ne lui apporta aucun répit. Derrière ses paupières, il percevait l'éclat de la lumière crue du plafonnier, une tache oblongue et pulsante qui refusait de s'éteindre.

Il commença à déboutonner, geste après geste, une agonie de patience. À chaque fois que le tissu s'écartait, l'air de la pièce — un air épais, chargé d'une odeur de poussière de marbre et de sueur rance — frappait sa poitrine avec la brutalité d'un scalpel. Elias ne frissonna pas. Il ne pouvait plus. Sa peau ne connaissait plus le réflexe de la chair de poule. À la place, il sentait une tension croissante, un étirement insupportable de son derme.

Lorsqu'il fit glisser la chemise sur ses épaules, le son fut celui d'un vieux parchemin

que l'on déchire. Il resta là, debout au milieu de la pièce, les bras ballants, le vêtement gisant à ses pieds comme une mue abandonnée. Il était nu, mais il ne s'était jamais senti aussi encombré.

Il baissa les yeux sur son torse. Ce qu'il vit n'était plus tout à fait humain. La surface de son corps avait perdu sa transparence rosée, cette vulnérabilité familière de la chair. À la place, une membrane terne, d'un gris d'ivoire ancien, s'était installée. Elle ne plissait pas au niveau de sa taille lorsqu'il se penchait ; elle se craquelait en motifs géométriques, des losanges de cuir rigide qui semblaient suivre une logique architecturale plutôt que biologique. Ses côtes ne soulevaient plus la peau ; elles semblaient incrustées dedans, comme les poutres de soutien d'une voûte en train de s'effondrer.

Une odeur de bibliothèque oubliée, de vieux livres dont la colle a séché depuis des siècles, émana de ses propres aisselles.

Gratt. Gratt. Gratt.

Le son ne venait pas de l'extérieur. Il ne venait pas des murs, pas encore. Il résonnait dans la chambre close de sa boîte crânienne, juste derrière l'os frontal, là où la pensée essaie désespérément de se cacher. C'était un bruit sec, rythmé, le frottement d'une pointe acérée contre la paroi interne du crâne. Quelque chose, à l'intérieur, mesurait l'épaisseur de la paroi. Quelque chose cherchait l'angle mort, la faille dans la suture osseuse.

Elias porta ses mains à ses tempes. Ses doigts ne rencontrèrent pas la souplesse des muscles temporaux. Ils heurtèrent une surface dure, froide, une texture qui rappelait le poli d'un galet funéraire. Il n'y avait plus de pouls sous ses doigts. Le sang ne battait plus ; il stagnait, ou peut-être s'était-il déjà transformé en un mortier noir, une sève visqueuse destinée à sceller ses organes dans leur nouvelle prison.

Il se tourna vers le miroir de l'entrée, celui dont le cadre en bois semblait maintenant fait de phalanges entrelacées.

Son reflet était là. Mais il y avait un décalage. Infime. Une fraction de seconde où l'image dans la glace ne suivait pas le mouvement de son cou. Elias tourna la tête vers la gauche. Le reflet resta de face un battement de cœur de trop, les yeux fixés sur le vide derrière Elias, avant de pivoter avec une fluidité huileuse, presque moqueuse.

Le reflet ne semblait pas souffrir de la transformation. Au contraire, il l'habitait avec une arrogance obscène. La peau de l'Autre était parfaite, d'un blanc de craie immaculé, ses traits sculptés avec une précision chirurgicale que le véritable Elias n'avait jamais possédée. L'Autre sourit. Ce n'était pas un sourire de joie. C'était le déploiement d'une charnière, une exposition de dents qui semblaient avoir poussé en double rangée, prêtes à broyer le silence.

Elias voulut hurler, mais sa gorge était un conduit de plâtre sec. Le son resta bloqué, une vibration sourde qui fit vibrer ses poumons comme des soufflets de cuir pétrifié.

Gratt. Gratt. Gratt.

Le bruit sous son crâne s'intensifia, devenant une percussion furieuse. Elias s'approcha du miroir, attiré par une force gravitationnelle qui n'avait rien de physique. Il colla son front contre la vitre froide. La sensation fut celle de deux pierres tombales se rencontrant.

De l'autre côté, le reflet ne recula pas. Il pressa son propre front contre le verre. Elias vit, avec une clarté terrifiante, que les yeux de l'Autre n'avaient plus de pupilles. Ce n'étaient que deux orifices sombres, deux fenêtres ouvrant sur l'intérieur des murs de l'appartement, là où les câbles électriques ressemblaient à des nerfs à vif et où la plomberie gémissait comme des intestins malades.

Une fissure apparut sur la surface du miroir. Elle ne partit pas du point de contact de leurs fronts. Elle naquit dans le coin inférieur, remontant lentement, avec le bruit de déchirement d'une soie épaisse. Un liquide sombre, épais comme de la bile de terre, commença à suinter de la brèche. L'odeur changea brusquement. Ce n'était plus le vieux papier. C'était l'odeur métallique et douceâtre d'un abattoir que l'on vient de nettoyer à l'eau de Javel.

Elias tenta de reculer, mais ses pieds semblaient avoir fusionné avec le carrelage. Le froid remontait le long de ses jambes, transformant ses mollets en colonnes de sel. Il baissa les yeux et vit que ses orteils disparaissaient, s'enfonçant dans le sol qui était devenu mou, spongieux, comme une gencive géante prête à l'engloutir. Les encoches qu'il avait remarquées les jours précédents sur le sol ne gravaient plus le carrelage ; elles s'ouvraient comme des bouches, aspirant l'air avec un sifflement de vide.

« Compte », murmura une voix.

Ce n'était pas une voix humaine. C'était le frottement des dalles les unes contre les autres, le grincement des charpentes, le gémissement du béton sous la pression du vent.

« Compte tes vertèbres, Elias. »

Il sentit alors une pression insoutenable dans son dos. Une par une, ses vertèbres commencèrent à saillir sous la peau de parchemin, poussant vers l'extérieur avec une force brute. Elles ne se contentaient pas de bouger ; elles se réalignaient, s'allongeaient, cherchant à se connecter aux rainures du mur derrière lui. Il n'était plus un homme dans une pièce. Il devenait une extension de la structure. Ses bras s'étirèrent le long des plinthes, ses doigts s'enfonçant dans le plâtre comme des racines avides de calcaire.

Le reflet dans le miroir tendit une main. La main ne s'arrêta pas à la surface du verre.

Elle passa au travers, comme si la matière n'était qu'une fumée noire. Les doigts de l'Autre, longs, effilés, terminés par des ongles qui ressemblaient à des éclats de porcelaine, se posèrent sur la joue d'Elias.

Le contact était brûlant. Une chaleur de four crématoire qui fit fumer la peau-cuir d'Elias.

L'Autre s'approcha de son oreille, sa présence occupant désormais tout l'espace, étouffant les derniers restes d'oxygène.

« Tu es trop petit pour cette carcasse, Elias, » chuchota le reflet, sa voix vibrant directement dans la mâchoire de l'archiviste. « Tu te ratatines. Tu sèches. Laisse-moi remplir les vides. »

Un craquement définitif retentit. Sous le crâne d'Elias, la chose qui grattait venait de percer l'os. Il ne sentit pas de douleur, seulement une libération vertigineuse, une expansion soudaine. Il vit ses propres mains, maintenant fixées au mur, devenir grises, puis blanches, puis translucides comme du marbre poli. Ses veines n'étaient plus des chemins pour le sang, mais des rainures pour la poussière.

Il ne pouvait plus fermer les yeux. Ses paupières s'étaient rétractées, intégrées à l'orbite, le condamnant à une vigilance éternelle. Il vit l'Autre sortir entièrement du miroir, une silhouette de perfection minérale qui enjamba le cadre avec une grâce prédatrice. L'Autre se tint devant lui, nu lui aussi, mais d'une nudité qui n'avait rien de biologique. C'était une statue de chair synthétique, prête à habiter le monde que l'Elias de viande avait échoué à comprendre.

L'appartement poussa un long soupir de satisfaction. Les murs se resserrèrent d'un millimètre, un mouvement de déglutition lent et irrémédiable. Elias sentit sa conscience s'effiloche, devenir une simple vibration dans le système de chauffage, un murmure dans les conduits d'aération.

Il n'était plus Elias Thorne.

Il était la trente-troisième vertèbre du salon, celle qui maintenait l'angle droit, celle qui permettait au plafond de ne pas hurler sous le poids du ciel. L'Autre ramassa la chemise en oxford sur le sol, la secoua avec élégance, et commença à boutonner le tissu sur sa poitrine de pierre, sans que jamais une seule fibre ne vienne le griffer.

Chapitre 4

La Syncope du Miroir

Le plastique de la brosse à dents grinçait contre l'émail, un bruit de forêt qui brûle, répétitif, obsédant. Elias Thorne fixait le miroir, ou plutôt, il fixait la tache de calcaire qui maculait le tain juste au-dessus de sa pomme d'Adam. L'écume de la pâte à dents, d'un blanc de craie, débordait de ses lèvres gercées, glissant lentement le long de son menton pour s'écraser dans le lavabo avec un bruit de succion mouillée. À chaque mouvement de va-et-vient, il sentait les poils de nylon s'insinuer dans le sillon de ses gencives rétractées, là où la racine de la dent commençait à s'exposer, jaune et poreuse.

C'était un matin de fer et de grisaille. L'air de la salle de bains était saturé d'une odeur de canalisation ancienne, un relent de vase et de cheveux mouillés qui semblait remonter directement de la gorge de l'immeuble. Elias continua son mouvement, le bras engourdi, une machine de chair et de fatigue.

Puis, le monde se désaxa.

Le bras d'Elias monta. Le bras dans le miroir resta immobile.

Le choc ne fut pas sonore, mais thermique. Une vague de froid polaire dévala l'échine d'Elias, figeant chaque pore de sa peau. Dans le verre piqué d'humidité, l'Autre avait cessé tout mouvement. Sa brosse à dents était encore enfoncée dans sa bouche, mais sa main, cette main d'une pâleur de porcelaine chirurgicale, ne bougeait plus. Elias, lui, continuait de frotter par pur réflexe de survie, un automatisme de pantin dont les fils auraient été coupés trop tard.

Le Reflet ne se contentait pas d'être immobile. Il le jugeait.

Ses yeux, d'un bleu délavé, presque transparents, n'avaient pas le voile de fatigue qui embrumait le regard d'Elias. Ils étaient d'une clarté prédatrice, scrutant avec une précision de microscope les failles de la charpente osseuse qui tentait encore de maintenir Elias debout. Sous la peau diaphane du Reflet, on ne devinait aucune veine, aucune imperfection, seulement la suggestion d'une structure interne d'une solidité minérale, une géométrie parfaite de calcium et de volonté.

Elias s'arrêta enfin. Le silence qui suivit fut plus lourd qu'un linceul de plomb. Dans le lavabo, une goutte d'eau tomba. *Ploc.* Le son résonna dans son crâne comme un coup de marteau sur une enclume.

L'Autre retira lentement la brosse à dents de sa bouche. Il n'y avait aucune trace d'écume sur ses lèvres, aucune rougeur sur ses gencives. Il cracha un liquide d'une pureté cristalline, tandis qu'Elias sentait le goût du sang et de la bile envahir son propre palais.

Le Reflet inclina la tête sur le côté, un mouvement fluide, sans le moindre craquement de cervicales. Elias, par mimétisme ou par terreur, tenta de l'imiter, mais un bruit de gravier broyé s'échappa de sa nuque. Il sentit une vertèbre glisser, une saillie douloureuse qui sembla vouloir percer le derme.

L'Autre sourit. Ce n'était pas un sourire de joie, mais une fente qui s'ouvrait dans un masque de marbre, révélant des dents si alignées, si blanches, qu'elles semblaient avoir été taillées dans un seul bloc de quartz. Il ne quitta pas Elias des yeux, mais son regard commença à descendre, longeant la clavicule saillante du "vrai" Elias, s'attardant sur le tremblement de ses doigts, sur la sueur grasse qui perlait à la lisière de ses cheveux clairs.

L'appartement, autour d'eux, commença à vibrer. Ce n'était pas un tremblement de

terre, mais une contraction. Les cloisons de plâtre émirent un gémissement de bois sec qu'on torture. Elias sentit l'air se raréfier, devenir épais comme du sirop de glucose. L'odeur de l'immeuble changea : la vase fit place à une fragrance de musc et de cire froide, l'odeur d'une église vide ou d'un bloc opératoire après le passage de l'eau de Javel.

L'Autre leva une main et la plaça contre la surface froide du miroir. Elias vit la pulpe des doigts de son double s'écraser contre le verre, mais il n'y eut aucun reflet de pression de son côté à lui. Les doigts de l'Autre étaient longs, effilés, d'une symétrie qui insultait la biologie humaine. Ils semblaient palper la barrière de verre, cherchant le point de rupture, la faille dans la tension superficielle de la réalité.

Soudain, le Reflet parla. Ce n'était pas un son qui passait par les oreilles, mais une vibration qui s'enroulait autour de la colonne vertébrale d'Elias, une fréquence basse qui faisait résonner ses côtes.

« Tu es si... encombrant, Elias. »

Le mot "encombrant" fit l'effet d'une lame de rasoir glissant sous les ongles. Elias voulut hurler, mais sa langue était devenue une masse de cuir inerte dans sa bouche. Il sentit ses pieds s'enfoncer dans le carrelage. La céramique froide ne cédait pas, elle l'absorbait. Le ciment remontait le long de ses chevilles, une étreinte minérale, lourde, définitive.

Dans le miroir, l'Autre commença à se transformer. Sa peau ne changeait pas de couleur, elle changeait de nature. Elle devenait lisse comme du métal brossé, reflétant la lumière blafarde du plafonnier avec une intensité insoutenable. Il n'y avait plus d'Elias Thorne dans le miroir, il n'y avait plus qu'une intention. Une volonté d'exister sans les faiblesses de la viande, sans le besoin de respirer, sans la peur de mourir.

L'Autre fit un pas en avant. Son pied ne heurta pas le bas du cadre ; il s'enfonça dans

la surface argentée comme dans une eau noire et huileuse. Le verre ondula, des cercles concentriques se propageant à partir du point d'impact.

Elias sentit une douleur fulgurante dans son dos. C'était comme si chaque vertèbre était saisie par une pince chauffée à blanc et réalignée de force. Il sentit son corps se cambrer, sa poitrine se gonfler jusqu'à la rupture, tandis que ses poumons se remplissaient de poussière de béton. Il perdait sa tridimensionnalité. Il devenait plat, anguleux, rigide.

Le Reflet sortit entièrement du miroir. Ses pieds nus touchèrent le carrelage avec un tintement cristallin, un bruit de jade frappant le sol. Il était là, dans la petite salle de bains, occupant l'espace avec une autorité absolue. Sa nudité n'était pas impudique ; elle était fonctionnelle. Chaque muscle, chaque tendon était une ligne de force optimisée, une architecture de chair synthétique conçue pour durer des éternités.

L'Autre se tourna vers Elias, qui n'était plus qu'une ombre s'étirant contre le mur du fond. Elias sentit la peinture écaillée de la cloison s'insinuer dans ses pores, son sang se transformer en sève de calcaire. Ses yeux, fixés sur le plafond, ne pouvaient plus ciller. Il voyait les fissures du plâtre comme les veines d'une carte immense dont il devenait une légende.

L'Autre s'approcha du lavabo, là où la chemise en oxford d'Elias était restée jetée sur le rebord, une masse de tissu froissé et taché de sueur. Il la ramassa avec une délicatesse qui frôlait la cruauté. Ses longs doigts lissèrent les plis, effaçant les traces de l'homme de viande.

L'appartement poussa un nouveau soupir, plus profond cette fois. C'était un bruit de déglutition, une satisfaction tectonique. Elias ne sentait plus ses membres. Il ne sentait plus son cœur. Il n'était plus qu'un point de pression, un support nécessaire, une pièce de structure parmi tant d'autres.

L'Autre enfila la chemise. Le contact du tissu contre sa peau de pierre ne provoqua aucun frisson. Il commença à boutonner le vêtement, un par un, en partant du bas. Ses mouvements étaient d'une précision métronomique.

Au moment de fermer le dernier bouton, celui du col, l'Autre leva les yeux vers le mur où Elias s'était fondu. Il ne vit rien d'autre qu'une légère bosse sous le papier peint, une protubérance osseuse qui maintenait l'angle droit entre la cloison et le plafond.

L'Autre sourit une dernière fois à la pièce vide. Il rajusta son col, vérifia sa symétrie parfaite dans le miroir désormais silencieux, et sortit de la salle de bains.

Dans le silence de l'appartement, on n'entendait plus que le craquement imperceptible du béton qui finit de sécher. Elias Thorne, la trente-troisième vertèbre, attendait que le poids du ciel s'abatte enfin sur lui.

Chapitre 5

Géométrie des Tendons

L'odeur n'était plus celle de la poussière domestique ou du vieux papier peint ; c'était un relent de calcaire humide et de fer chaud, l'exhalaison d'une bouche minérale qui respirait à travers les conduits d'aération. Elias ne sentait plus ses membres comme des appendices de chair, mais comme des extensions rigides, coulées dans le coffrage de l'appartement. La pression était partout. Elle écrasait son torse contre la cloison du couloir, mais ce n'était pas une agression extérieure. C'était une suture.

Il porta une main tremblante à son front, et ses doigts rencontrèrent une surface qui n'avait plus la souplesse de la peau. Le grain était poreux, froid, strié de micro-fissures qui s'ouvraient sous la pression de son pouls. Dans le reflet d'une flaque d'eau croupie au pied du radiateur, il vit sa propre tête. La peau de son crâne s'était tendue jusqu'à la transparence, révélant des lignes de fracture qui ne devaient rien au hasard. Une fissure en forme de "Y", fine comme un cheveu, courait de sa tempe gauche vers le sommet de sa boîte crânienne. Il leva les yeux vers le plafond du salon. La même ligne, exactement la même, zébrait le plâtre jauni, bifurquant avec une précision chirurgicale au-dessus de la table basse.

Un frisson de craie parcourut son échine.

Elias recula, ou crut reculer, mais ses talons s'enfonçaient dans la moquette rase comme s'ils cherchaient à s'enraciner dans la dalle. Il se précipita vers le buffet où traînaient encore les plans originaux de l'immeuble, des calques jaunis qu'il avait volés aux archives avant que sa vie ne se rétracte entre ces quatre murs. Ses doigts, dont les ongles commençaient à prendre la teinte grisâtre du ciment, déplièrent la feuille avec une hâte maniaque.

Le plan de l'appartement 4B n'était pas un schéma architectural. C'était un écorché.

Le hall d'entrée, long et étroit, ne servait pas à circuler ; c'était un œsophage. La cuisine, avec ses bruits de glouglous gastriques provenant de l'évier bouché, occupait la place exacte de l'hypocondre droit. Elias suivit du doigt la ligne des canalisations en cuivre qui couraient le long des plinthes. Elles ne transportaient pas d'eau. Elles vibraient d'un flux chaud, rythmique, un battement sourd qui résonnait dans ses propres carotides. Chaque coude du tuyau correspondait à une valve de son cœur.

Il sentit une brûlure acide dans sa gorge. Au même moment, dans la cuisine, le vieux tuyau d'évacuation laissa échapper un jet de vapeur fétide.

Il tomba à genoux, les mains plaquées sur le carrelage de la salle de bains. Le froid du grès cérame monta en lui, une anesthésie minérale qui figeait ses muscles. Il regarda les joints entre les carreaux. Ils étaient d'un blanc trop pur, trop laiteux. Il gratta l'un d'eux avec son ongle. La matière qui s'en détacha n'était pas du mortier. C'était de la poudre d'os.

— C'est moi, murmura-t-il, et sa voix ne sortit pas de sa bouche, elle résonna dans les conduits de ventilation, un sifflement métallique qui fit vibrer les vitres. Je ne suis pas dedans. Je suis *devenu* le dedans.

L'Autre, dans la pièce voisine, fit un pas. Elias hurla. Ce n'était pas le bruit du talon sur le sol qu'il entendait, c'était l'impact d'une botte sur son propre sternum. La structure de l'appartement gémit sous le poids de l'intrus. Elias sentit la poutre maîtresse de la pièce de vie — sa propre colonne vertébrale — se courber imperceptiblement. Un craquement sec retentit dans le mur derrière lui. Une nouvelle fissure venait de naître, partant du chambranle de la porte pour rejoindre l'angle du plafond. Simultanément, une douleur fulgurante lui lacéra la hanche, une déchirure interne qui le laissa le souffle court, la bouche pleine d'un goût de gravats et de sang.

Il essaya de ramper vers la sortie, mais la porte d'entrée n'était plus une issue. C'était un sphincter verrouillé, une interface de bois et d'acier qui faisait partie intégrante de son système immunitaire défaillant. Les verrous étaient ses dents, serrées à s'en briser.

Il se fixa sur un détail : une mouche était collée dans une goutte de graisse sur le mur de la cuisine. Elle battait de l'aile, un vrombissement frénétique, désespéré. Elias sentit cette vibration au fond de son globe oculaire droit. La mouche était une irritation, une impureté dans son propre tissu. Il vit, avec une horreur fascinée, le papier peint se boursoufler autour de l'insecte. La tapisserie, avec ses motifs de fleurs fanées, commença à sécréter un suc visqueux, transparent, qui englua les pattes de la mouche. Le mur était en train de digérer l'intrus.

L'Autre s'approcha du mur. Elias, piégé dans la structure, sentit la chaleur de ce corps étranger contre sa "peau" de béton. L'Autre posa une main sur la cloison. C'était une caresse obscène, une pression qui s'enfonçait dans les tissus mous de sa paranoïa. Elias sentait chaque empreinte digitale, chaque crête de peau de l'imposteur comme une brûlure de cigarette sur son propre derme.

— Tu es si rigide, Elias, murmura l'Autre. Ses mots n'étaient pas des sons, mais des vibrations qui parcouraient les armatures en fer à béton de l'immeuble. Tu as toujours eu peur de l'informe. Maintenant, tu es la forme pure. La géométrie finale.

L'Autre appuya plus fort. Elias sentit ses côtes de briques se fissurer. La douleur était une symphonie de grincements. Il n'était plus un homme, il était une résistance de matériaux. Il était le calcul de charge, la poussée d'Archimède, la fatigue du métal.

Il regarda ses mains. Elles n'étaient plus là. À leur place, deux bouches d'aération rectangulaires, dont les lamelles de fer oscillaient au rythme de son agonie. Son champ de vision s'élargit, se fragmenta. Il voyait à travers les ampoules nues qui

pendaient du plafond, des yeux de verre brûlants qui grésillaient à chaque clignement de paupière électrique. Il voyait l'Autre se déplacer dans ses entrailles, une tumeur maligne et joyeuse qui parcourait son salon, déplaçant ses meubles comme on déplace des organes.

Une fuite d'eau se déclara dans la salle de bains. Elias sentit une hémorragie. Un liquide tiède, chargé de rouille, coulait sur le carrelage. C'était son sang, appauvri, filtré par le calcaire des tuyaux, qui s'échappait vers les égouts. Il tenta de contracter ses muscles, de refermer la brèche, mais il ne parvint qu'à faire trembler les fondations de l'immeuble. Un vase tomba d'une étagère et se brisa. Elias ressentit l'éclat de porcelaine comme une dent cassée dans sa propre bouche.

Le plan sur le buffet commença à se modifier. Les lignes à l'encre de Chine bougeaient, se rétractaient, redessinant les contours de l'appartement pour les faire coïncider avec une anatomie encore plus monstrueuse. Les pièces rétrécissaient. Les plafonds s'abaissaient. L'appartement se refermait sur lui-même, une main de béton qui se changeait en poing.

Elias réalisa alors l'ultime horreur de sa condition. Il n'était pas seulement le bâtiment. Il était le sacrifice nécessaire à sa stabilité. Chaque vertèbre de pierre, chaque tendon de câble électrique, chaque pore de plâtre exigeait une conscience pour tenir l'ensemble. Il était la sentinelle suppliciée de quarante mètres carrés.

L'Autre s'arrêta au centre de la pièce. Il leva les yeux vers le plafonnier, là où la conscience d'Elias oscillait dans un filament de tungstène sur le point de rompre. L'imposteur sourit, et ce sourire était une faille sismique qui menaçait d'effondrer tout son être.

— Compte tes vertèbres, Elias, chuchota l'Autre en passant sa main sur le mur où le relief de l'archiviste disparaissait peu à peu sous une nouvelle couche de peinture fraîche. Il en manque toujours une pour que la structure soit parfaite.

Le poids du ciel, des étages supérieurs, des tonnes de béton et de vies étrangères pesait désormais sur sa nuque minérale. Elias Thorne ne hurla plus. Il se contenta de porter la charge, sentant le fer à béton s'enfoncer définitivement dans sa moelle épinière, tandis que l'Autre éteignait la lumière, le plongeant dans l'obscurité totale de ses propres murs.

Chapitre 6

Le Liquide Céphalique

La première goutte s'écrasa sur le revers de sa main avec la lourdeur d'un reproche. Elle ne rebondit pas ; elle s'étala, visqueuse, une nappe translucide qui accrochait la lumière blafarde du plafonnier. Elias ne bougea pas. Il fixa la tache, ses yeux brûlants de fatigue, scrutant la texture de ce liquide qui n'avait rien de l'eau chlorée des canalisations urbaines. C'était une substance sirupeuse, presque huileuse, exhalant une odeur de sucre rance et de fer froid, une effluve qui lui rappela les matins d'hôpital, le métal des scalpels et le silence des chambres stériles.

Au-dessus de lui, le plafond de béton n'était plus une surface inerte. Une boursoufflure s'était formée dans la peinture écaillée, une cloque grisâtre qui pulsait avec une régularité obscène. *Ploc.* Une deuxième larme s'en détacha. Elle vint mourir sur le tapis, s'enfonçant entre les fibres synthétiques comme si elle rentrait chez elle. Elias leva un doigt tremblant, toucha la trace sur sa peau, puis porta machinalement ses phalanges à ses lèvres. Le goût fut une décharge électrique : une douceur écoeurante, métallique, le goût exact de sa propre intimité biologique, celui du liquide qui baigne le cerveau et protège la moelle.

Il voulut reculer, mais le signal s'arrêta brusquement à la base de son bassin.

Ses jambes étaient devenues des colonnes de marbre mort. Il tenta de commander à ses orteils de se crispier, de s'enfoncer dans le linoléum, mais rien ne se passa. À la place, un claquement sec retentit contre le mur. L'interrupteur de la cuisine venait de basculer tout seul. Elias fixa l'objet de plastique jauni. Un nouveau spasme mental — *reculer, s'enfuir, courir* — et le plafonnier se mit à grésiller furieusement. L'ampoule vacilla, envoyant des éclairs de tungstène agonisant à travers la pièce,

suivant le rythme exact des battements de son cœur affolé.

L'appartement ne se contentait plus de l'observer. Il le débranchait.

Elias s'effondra vers l'avant, ses bras frappant le sol avec un bruit de viande mate. Ses jambes traînaient derrière lui, inutiles, deux appendices de cuir et d'os qui ne lui appartenaient déjà plus. Il rampait, les ongles labourant les rainures du carrelage, cherchant à atteindre le couloir. Chaque fois que ses muscles pectoraux se contractaient, il entendait le bourdonnement des câbles électriques dans les murs. Le cuivre remplaçait ses nerfs. Le courant remplaçait son sang.

Dans l'ombre du couloir, le Reflet attendait.

Il était là, debout, adossé au chambranle de la porte de la salle de bain. Sa posture était d'une souplesse insultante. L'Autre ne souffrait pas de la pesanteur. Il observait Elias ramper avec une curiosité clinique, la tête légèrement penchée sur le côté, un petit tic nerveux agitant sa paupière gauche — le même tic qu'Elias avait développé trois ans plus tôt, lors de la mort de son père.

— Tu sens la pression, n'est-ce pas ? murmura l'Autre. La colonne qui se vide. L'architecture qui réclame son dû.

Elias essaya de répondre, mais sa mâchoire se bloqua. Un bruit de grincement métallique monta de sa gorge. Il sentit une pression insoutenable au sommet de son crâne, comme si une ventouse invisible aspirait sa conscience vers le haut, vers cette fissure au plafond qui continuait de pleurer son liquide céphalo-rachidien. Les gouttes tombaient maintenant en un filet continu, un cordon ombilical translucide reliant son cerveau à la structure de béton.

Sa main droite, sa dernière alliée, commença à s'engourdir. Il regarda ses doigts. Ils ne tremblaient plus. Ils s'immobilisaient dans une rigidité architecturale. Sous l'ongle

de son index, une minuscule pointe de fer à béton perça la chair, noire et rouillée, cherchant à s'ancrer dans le sol. Il ne ressentit pas de douleur, seulement une froideur absolue, une minéralisation de son être.

L'Autre s'approcha lentement. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol couvert de ce sirop organique. Il s'accroupit devant Elias, plongeant ses yeux dans les siens. Les pupilles de l'imposteur étaient des puits sans fond, des orifices ouverts sur le vide des cages d'ascenseur.

— Pourquoi résister, Elias ? Chaque interrupteur est une extension de ton index. Chaque ampoule est un de tes souvenirs qui brille. Tu ne disparais pas. Tu t'étends. Tu deviens le plan. Tu deviens la fondation.

Elias voulut hurler, mais le signal nerveux du cri fut détourné. À sa place, la sonnerie de l'interphone retentit dans l'entrée. Un cri électrique, strident, déchirant le silence de l'appartement. *Bzzz. Bzzz.* C'était lui. C'était sa voix, transformée en vibration magnétique, appelant un secours qui ne viendrait jamais.

Il sentit alors une vertèbre, la quatrième, se détacher de l'alignement de son dos. Elle ne glissa pas, elle fut littéralement absorbée par le sol sous lui. Le carrelage semblait être devenu mou, une bouche d'argile affamée qui dévorait sa colonne morceau par morceau. Une sensation de vide immense l'envahit, une absence là où devrait se trouver la structure de son corps. Il n'était plus qu'une outre de peau remplie de terreur, s'affaissant sur elle-même.

L'Autre tendit une main et caressa doucement le sommet du crâne d'Elias, là où le liquide continuait de s'écouler.

— Vingt-deux, compta l'Autre d'une voix mielleuse. Il en reste encore deux avant que le toit ne soit stable.

Le regard d'Elias se fixa sur une mouche, piégée dans la substance collante au sol. L'insecte battait frénétiquement des ailes, mais ses pattes étaient déjà soudées au vernis. Il se reconnut dans ce mouvement inutile. Il vit la mouche s'immobiliser, ses yeux à facettes reflétant mille fois la fissure au plafond, puis il sentit sa propre vision se fragmenter.

Le plafond descendait. Ou était-ce lui qui montait ? La distinction n'avait plus de sens. Il sentait les vibrations des voisins du dessus, le bruit de leurs pas sur ce qui était autrefois son plafond et qui devenait maintenant sa peau. Une femme marchait en talons hauts trois étages plus haut, et chaque impact résonnait directement dans ses molaires. Il était devenu la caisse de résonance d'une ruche humaine.

L'Autre se releva, ajustant sa chemise avec une précision maniaque. Il n'avait plus aucune imperfection. Sa peau était lisse, vibrante de la vitalité qu'il venait de pomper à Elias. Il se dirigea vers le miroir de l'entrée, celui qu'Elias avait évité pendant des semaines.

— Regarde, Elias. Regarde comme nous sommes beaux quand nous ne sommes plus encombrés par la chair.

Elias tenta une dernière fois de mobiliser ses membres. Il visualisa ses jambes, imagina le mouvement, la fuite, la liberté. Dans la cuisine, le four s'alluma brusquement. Une odeur de résistance brûlée emplit l'espace. La chaleur monta, étouffante, une fièvre domestique qui cuisait ses organes de l'intérieur. Ses influx nerveux, perdus dans le câblage vétuste de l'immeuble, ne servaient plus qu'à chauffer des plaques de fonte et à faire tourner des compteurs électriques.

Il n'était plus un homme. Il était une consommation énergétique.

Ses yeux, derniers bastions de son humanité, commencèrent à se voiler. La substance translucide recouvrait maintenant tout le sol, créant un miroir parfait. Il s'y vit. Il ne

vit pas un corps. Il vit une ombre aplatie, une tache de goudron humain étalée entre les murs. Il vit ses propres côtes saillir sous sa peau diaphane, imitant les solives de bois qui soutenaient le plafond.

L'Autre posa la main sur la poignée de la porte d'entrée. Il se retourna une dernière fois, un sourire carnassier étirant ses lèvres parfaitement dessinées.

— Je vais sortir faire un tour, Elias. Il fait beau dehors. Je vais respirer pour nous deux. Toi, reste ici. Tiens les murs. Ne laisse pas le ciel tomber.

Le verrou claqua. Le bruit résonna dans le corps d'Elias comme un coup de feu. La paralysie était totale. Il ne sentait plus ses bras, plus ses jambes, plus son sexe, plus son cœur. Il ne sentait que la lourdeur des quarante mètres carrés de béton qui pesaient sur ses vertèbres restantes.

Une goutte tomba directement dans son œil ouvert. Elle ne le fit pas ciller. Elle s'infusa dans son humeur vitrée, colorant son monde d'un jaune maladif.

Ploc.

Vingt-trois.

Le silence revint, plus lourd que jamais, seulement troublé par le bourdonnement électrique de son propre système nerveux, désormais esclave des ampoules de basse consommation qui grésillaient dans le couloir vide. Elias Thorne n'était plus qu'une sensation de froid, une pression constante, une sentinelle de plâtre et de douleur, attendant la dernière goutte qui ferait de lui une fondation définitive.

Chapitre 7

L'Intrus de Mémoire

L'humeur vitrée de son œil droit, imprégnée de cette goutte jaunâtre et tiède, transformait le plafond de béton en un ciel de pus. Elias ne clignait pas. Il ne pouvait pas. Ses paupières semblaient avoir été soudées par une fine pellicule de sel séché. La paralysie qui l'enserrait n'était pas une absence de mouvement, mais une trop grande présence du monde ; chaque centimètre carré de l'appartement pressait contre sa chair avec la force d'une presse hydraulique. Il sentait les fibres du tapis s'insinuer entre ses pores, cherchant un ancrage, une prise.

Un spasme finit par briser la stase. Ce fut d'abord un index, le gauche, qui tressaillit contre le carrelage. Le bruit de l'ongle raclant la céramique fut une détonation dans le silence épais. Elias se redressa, ses articulations craquant comme du bois mort que l'on force. Une odeur l'assaillit instantanément : un effluve de colle de poisson et de poussière humide, une senteur de vieille salive qui émanait du mur derrière le canapé.

Là, sous la lumière blafarde de l'ampoule qui agonisait au plafond, une cloque s'était formée sous le papier peint. Elle palpait. Un mouvement lent, presque imperceptible, comme une respiration sous-cutanée.

Elias s'approcha, ses pieds nus collant au sol avec un bruit de succion écœurant. Ses mains, tremblantes, couvertes d'une sueur froide et poisseuse, se levèrent vers la boursouflure. Il ne voulait pas toucher. Il savait que le contact déclencherait quelque chose d'irréversible, mais ses doigts agissaient de leur propre chef, mus par une faim nerveuse qu'il ne contrôlait plus.

L'ongle de son pouce s'enfonça dans la cloque. Le papier peint ne se déchira pas, il

céda comme une croûte molle. Un liquide grisâtre, chargé de fibres sombres, s'écoula le long de la cloison. Elias commença à gratter.

Le son était insoutenable. Un crissement aigu, celui d'une lame sur un os, qui lui parcourait l'échine et faisait vibrer ses molaires. Il arracha une première lanière de papier. Derrière, la couche de colle n'était pas sèche ; elle était visqueuse, translucide, retenant des amas de cheveux fins et décolorés. Il continua, avec une frénésie croissante, les ongles s'enfonçant sous les strates de motifs floraux défraîchis qui semblaient se tordre sous ses assauts.

Sous la troisième couche de papier, il ne trouva pas le béton. Il trouva du cuir. Une étendue de peau tannée, tendue sur la structure même de l'immeuble, sur laquelle des inscriptions avaient été portées à l'encre noire, une encre qui semblait encore liquide, refusant de sécher.

C'étaient des dates. Des listes de courses. Des fragments de journaux intimes.

« 14 mars. La douleur dans la mâchoire s'est déplacée vers la tempe. J'ai mangé des pêches au sirop. Le goût était métallique. »

Elias s'arrêta, le souffle court. Cette phrase. Il la connaissait. Il sentit le goût de la conserve de fer blanc sur sa langue, l'acidité du sirop trop sucré, le picotement dans sa dent de sagesse à gauche. C'était son souvenir. Il s'en rappelait parfaitement : la lumière de l'après-midi, le bol en pyrex ébréché.

Il gratta plus fort, arrachant des lambeaux de cette peau murale avec une violence sauvage. Ses doigts saignaient, mais il ne sentait rien d'autre que l'urgence de mettre à nu la vérité.

*« 22 juin. Il a plu toute la nuit. J'ai compté les gouttes sur le rebord de la fenêtre. 1 402 gouttes avant de m'endormir. Maman a appelé, sa voix ressemblait à du gravier.

»*

Elias recula d'un pas, manquant de tomber. C'était faux. C'était impossible. Sa mère était morte quand il avait six ans. Il n'avait jamais reçu cet appel. Et pourtant, en lisant ces mots, le son de ce gravier vocal s'éveilla dans son conduit auditif. Il entendit la respiration asthmatique au bout du fil, le grésillement de la ligne, l'odeur de la laque pour cheveux que sa mère utilisait. Le souvenir se greffait sur son cerveau, dévorant les zones d'ombre, s'installant avec la force d'une certitude biologique.

Il n'était pas en train de découvrir l'histoire d'un ancien locataire. Il était en train de découvrir le scénario de sa propre existence, écrit par un autre, bien avant qu'il ne pose le pied dans cet appartement.

Ses yeux se posèrent sur un petit renforcement dans le mur, dissimulé sous une couche de plâtre friable. Il y fourra ses doigts ensanglantés et en sortit une boîte en métal rouillé. À l'intérieur, des photographies Polaroid.

La première montrait une femme de dos, devant une fenêtre. La même fenêtre que celle de son salon. Elle portait une robe de chambre jaune. Elias sentit la texture du tissu sous ses doigts, une flanelle usée. Il savait que si elle se retournait, elle aurait une petite cicatrice sous le menton. Il le savait parce qu'il se souvenait l'avoir embrassée là, des années auparavant. Mais il n'avait jamais connu de femme en robe de chambre jaune.

La seconde photo le fit vaciller. C'était lui. Ou du moins, une version de lui. Un Elias plus jeune, assis à la table de la cuisine, un gâteau d'anniversaire devant lui. Mais les bougies n'étaient pas des bougies. C'étaient des phalanges humaines, plantées dans le glaçage rose, dont les extrémités carbonisées fumaient encore. Sur la photo, l'Elias de papier souriait, une expression de béatitude idiote, tandis que derrière lui, une ombre immense, une distorsion de la perspective, semblait sortir du mur pour lui caresser la

nuque.

Le dégoût monta dans sa gorge, un mélange de bile et de papier mâché. Il comprit enfin. Ses souvenirs, ses deuils, ses petites victoires d'archiviste, ses manies obsessionnelles... tout cela n'était que du matériel de remplissage. Une greffe. On l'avait injecté dans ces murs pour combler un vide, pour servir de liant entre les briques et la conscience de la structure.

Il n'était pas l'occupant de l'appartement. Il était son excroissance. Un kyste de chair et de mémoire parasite qui s'était cru humain parce qu'on lui avait fourni les images nécessaires pour le croire.

Un bruit sourd monta du plancher. Un battement. *Boum-badoum.* Régulier. Puissant. Le cœur de l'immeuble.

Elias regarda ses mains. La peau de ses paumes commençait à adopter le motif du papier peint qu'il venait d'arracher. Des petites fleurs pâles et malades éclosaient sous son épiderme, se nourrissant de son sang. Ses veines ne transportaient plus de l'oxygène, mais cette colle de poisson grise et fétide.

Il voulut hurler, mais sa gorge était obstruée par une épaisseur de ouate. Il porta la main à sa bouche et en retira une longue bande de pellicule photographique, humide de salive noire. Sur le film, on voyait des séquences de lui en train de dormir, filmées depuis l'intérieur du plafond.

Il n'était pas un imposteur. Il était un déchet organique que la structure tentait de digérer, de recycler pour consolider ses fondations. Chaque souvenir qu'il croyait chérir était une enzyme digestive, destinée à dissoudre son identité pour qu'il ne reste plus de lui qu'une masse malléable, une brique de viande prête à être posée.

Il se laissa glisser contre le mur dénudé. La peau murale était chaude, presque

fiévreuse. Elle l'invitait à s'appuyer, à se fondre. Elias sentit les petites boucles du papier peint s'accrocher aux poils de ses bras, les racines s'enfonçant dans ses pores avec une douceur atroce.

Il ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il ne vit pas ses propres souvenirs. Il vit les archives de l'immeuble : des siècles de locataires digérés, des strates de vies empilées les unes sur les autres, formant une sédimentation de douleur et d'oubli. Il vit la femme à la robe jaune, dont les os servaient désormais de charpente à la salle de bain. Il vit l'enfant aux phalanges, dont les cris avaient été étouffés par l'isolation phonique du couloir.

Un nouveau battement secoua la pièce. Plus fort. Un craquement retentit dans son dos. Une de ses vertèbres venait de se souder au béton. Il ne ressentit pas de douleur, seulement une immense, une insupportable plénitude. La structure l'acceptait. Il devenait enfin utile.

Elias Thorne s'effaçait, laissant place à la fonction. Il n'était plus une personne, il était une résistance thermique, une isolation acoustique, un rouage dans la grande machine digestive de la pierre.

Une dernière goutte tomba du plafond, directement dans sa bouche restée béante. Elle avait le goût de la poussière et du temps qui s'arrête.

Vingt-quatre.

Chapitre 8

Suture et Silence

La buée sur le miroir de la salle de bain n'est pas une simple condensation d'eau chaude, c'est une sueur grasse, une exsudation de la pierre elle-même qui semble transpirer à travers le tain. Elias fixe le verre, ou plutôt, il fixe l'absence de mouvement dans le reflet. L'air dans la pièce a l'odeur rance d'une carcasse de ferraille oubliée sous la pluie, un mélange d'ozone et de sang séché. Sa main droite, une griffe de parchemin translucide, se lève pour essuyer la surface, mais dans le miroir, l'Autre ne bouge pas. Le Reflet reste immobile, les bras ballants, les épaules étrangement larges, trop larges pour la carcasse d'Elias. Ses yeux ne sont plus des globes oculaires, mais des cavités de phosphore organique, une lueur de marécage qui palpite au rythme d'un cœur qui ne bat pas dans la poitrine d'Elias.

Un craquement sourd résonne dans la cloison. Vingt-cinq. La vingt-cinquième vertèbre, ou ce qu'il en reste, s'enfonce dans le plâtre humide. La sensation n'est pas celle d'une blessure, mais d'une soudure. Le fer à béton de l'immeuble cherche sa correspondance biologique, et il l'a trouvée dans la moelle épinière d'Elias. Il sent le froid du métal grimper le long de son cou, une caresse de glace qui remplace ses nerfs.

Dans le miroir, l'Autre sourit. Ce n'est pas un mouvement des lèvres, c'est une déchirure de la peau, un étirement lent, millimètre par millimètre, qui révèle des dents trop blanches, trop nombreuses, rangées comme les touches d'un piano d'os. Puis, le bout d'un doigt émerge de la surface plane du verre. La surface ne se brise pas. Elle ondule. Elle devient une membrane visqueuse, une poche amniotique argentée qui cède sous la pression de l'Autre. Le doigt est long, effilé, terminé par un ongle qui ressemble à un éclat de silex noir. Il ne touche pas l'air ; il le déchire.

Elias veut reculer, mais ses talons sont déjà pris dans le carrelage. La céramique a ramolli, devenant une boue grise qui a englouti ses chevilles jusqu'aux malléoles. Il est un pilier. Il est une fondation. Une mouche, aux ailes atrophiées et au ventre gorgé d'une humeur noirâtre, se pose sur sa joue. Il ne peut pas la chasser. Il sent ses petites pattes velues explorer le sillon de sa ride, s'attarder près de sa narine, attirée par l'odeur de la décomposition architecturale qui émane de ses pores.

L'Autre sort maintenant son épaule du cadre. Le bruit est celui d'une ventouse que l'on arrache d'une plaie ouverte, un *slurp* humide et goudronneux qui emplit le petit espace de la salle de bain. La lueur organique qui émane de ses orbites projette des ombres mouvantes sur les murs, des ombres qui ne correspondent à aucune forme présente, des silhouettes de mains aux doigts trop longs qui semblent tisser des fils invisibles entre le plafond et le crâne d'Elias.

Elias ouvre la bouche. Il veut expulser la terreur, la transformer en un cri qui briserait les vitres de tout le quartier, un hurlement qui appellerait à l'aide les morts empilés dans les strates de l'immeuble. Il prend une inspiration profonde, mais ses poumons ne rencontrent que de la poussière de ciment. Il force. Ses muscles du cou se tendent, les tendons saillent comme des cordes de lyre prêtes à rompre.

Le son qui sort de sa gorge n'est pas humain.

C'est un grincement de métal contre métal, un sifflement de turbine grippée. Ses cordes vocales, colonisées par des filaments d'acier et de cuivre issus de la tuyauterie voisine, produisent une fréquence insoutenable, un larsen biologique qui fait vibrer ses propres dents jusqu'à ce qu'elles menacent d'éclater dans ses gencives. Le son racle le fond de son larynx, arrachant des lambeaux de muqueuse qui s'échappent de ses lèvres sous forme d'une fine brume de sang et de rouille.

L'Autre a maintenant passé le buste. Il est à quelques centimètres du visage d'Elias.

L'odeur est insupportable : c'est l'haleine d'un caveau qu'on ouvre après un siècle, un mélange de poussière de marbre et de viande rance. L'entité tend une main vers le visage d'Elias. Ses mouvements sont saccadés, animés par une cinétique de marionnette dont les fils seraient tirés par la structure même du bâtiment.

"Vingt-six," murmure une voix qui n'est pas une voix, mais le murmure du vent dans les conduits d'aération.

La vingt-sixième vertèbre bascule. Elias sent le béton couler dans ses veines, remplaçant le sang par une bouillie de gravats et d'eau calcaire. Ses bras deviennent lourds, des poutrelles de chair morte qu'il ne peut plus soulever. Il regarde le Reflet, l'Autre, celui qui est plus réel que lui. La créature pose ses doigts froids sur les tempes d'Elias. Le contact est électrique, une décharge de données, de siècles de cris étouffés, de vies digérées par les murs, de femmes en jaune et d'enfants perdus dans les cloisons.

Elias voit alors sa propre peau commencer à changer. Elle ne se déchire pas, elle se texture. Elle prend le grain du papier peint jauni, les motifs de fleurs fanées et de moisissures. Ses pores se bouchent, se scellent sous une couche de vernis craquelé. Il ne respire plus d'eau, mais de la colle de tapissier, une substance collante et sucrée qui scelle ses paupières, l'obligeant à regarder à travers la transparence de plus en plus fine de sa propre chair.

L'Autre saisit la mâchoire d'Elias. Avec une lenteur sadique, il commence à tirer, non pas pour arracher, mais pour ajuster. Il veut se glisser dans la peau d'Elias comme on enfilerait un gant trop étroit. Elias sent les doigts de l'entité s'insérer sous ses pommettes, décollant le derme du muscle avec le bruit d'un ruban adhésif que l'on retire d'une plaie. Le cri métallique redouble d'intensité, une note pure, stridente, qui fait se fissurer le miroir derrière l'entité.

Les morceaux de verre ne tombent pas. Ils restent suspendus dans l'air, flottant

comme des éclats de glace dans une eau noire. Dans chaque fragment, Elias voit une version différente de sa propre agonie : Elias en brique, Elias en tuyauterie, Elias en câble électrique serpentant dans l'obscurité des faux plafonds.

Le Reflet approche ses orbites lumineuses des yeux d'Elias. La lueur est une faim. Une faim architecturale. L'immeuble n'a plus besoin d'un locataire, il a besoin d'une conscience pour habiter ses murs, pour ressentir chaque vibration de l'ascenseur comme un spasme nerveux, pour éprouver chaque goutte de pluie sur le toit comme une larme sur un visage de pierre.

"Compte," ordonne le bâtiment à travers la bouche de l'Autre.

Elias essaie de fermer les yeux, mais ses paupières sont désormais des volets de bois sec, coincés par la peinture écaillée. Il sent ses côtes s'écarter, se redresser pour former la charpente d'une nouvelle alcôve. Ses organes internes se rétractent, s'assèchent, devenant l'isolation phonique que les futurs résidents apprécieront tant. Son cœur ralentit, chaque battement étant désormais espacé de plusieurs minutes, s'alignant sur le rythme des marées souterraines qui érodent les fondations.

L'Autre appuie son visage contre celui d'Elias. Les deux peaux se touchent, se reconnaissent, s'interpénètrent. La suture commence. C'est une couture de silence et de douleur sourde. Les fils ne sont pas de soie, mais de fibres optiques et de nerfs arrachés.

Elias Thorne n'est plus qu'une extension de la pièce. Sa conscience s'étire, se fragmente, se répand dans les canalisations, dans les prises de courant, dans les fissures du plafond. Il sent une présence dans l'appartement voisin : une vieille femme qui se brosse les dents. Il sent ses mouvements à travers le plancher qui est maintenant sa propre cage thoracique. Il a envie de la toucher, de lui murmurer que le béton est chaud, que la pierre est accueillante.

Mais il n'a plus de langue. Il n'a plus qu'un conduit d'évacuation.

L'Autre finit de s'installer. Il ajuste la peau d'Elias sur ses propres formes monstrueuses, lisse les rides, referme la plaie du cou avec une précision de chirurgien. Il se regarde dans le miroir brisé, sourit d'un air satisfait, et ajuste sa cravate avec une élégance que le véritable Elias n'a jamais possédée.

Elias, le vrai, le résidu, n'est plus qu'une vibration dans la paroi. Un souvenir de carbone dans un monde de silice. Il sent une dernière vertèbre se verrouiller, la dernière pièce du puzzle qui scelle son destin à la géométrie de l'horreur.

Vingt-sept.

Chapitre 9

La Pulpe et l'Acier

Le plâtre suinte. Une humidité grise, épaisse comme du blanc d'œuf gâté, perle le long des murs du couloir qui s'est étroitement resserré pendant la nuit. Elias n'avance pas ; il est drainé. Ses pieds, dont les ongles ont jauni avant de s'effriter en une fine poussière calcaire, ne quittent plus tout à fait le sol. Ils glissent, ventousés par la moquette rase qui a maintenant la consistance d'une langue déshydratée. À chaque mouvement, un craquement sec résonne dans le silence poisseux de l'appartement, un bruit de bois mort que l'on brise sous un talon lourd. Ce n'est pas le plancher. Ce sont ses chevilles. Les malléoles frottent contre le tibia, le cartilage réduit en une pâte granuleuse qui irrite les nerfs à vif.

L'air sent le vieux cuivre et le soufre. Une odeur de canalisation bouchée, de matières organiques qui stagnent dans l'obscurité des tuyaux, remonte par ses propres pores. Le couloir est devenu un œsophage de béton. Les cloisons, autrefois distantes de deux mètres, ne laissent plus qu'un espace dérisoire de soixante centimètres. Pour avancer vers la salle de bain, Elias doit se mettre de profil, la poitrine écrasée contre le papier peint qui se décolle en lambeaux de peau morte. Le motif à fleurs fanées gratte ses mamelons, une abrasion lente, méthodique, qui fait perler un sérum jaunâtre sur le mur. Le mur boit. Il absorbe le liquide avec un sifflement imperceptible, une aspiration de vide qui tire sur les tissus d'Elias, l'invitant à ne faire qu'un avec la structure.

Dans la salle de bain, le néon agonise. Il crépite avec la régularité d'un spasme cardiaque, projetant une lumière crue, presque bleue, sur la céramique ébréchée. Le lavabo est une gueule ouverte, exhalant une haleine de moisissure froide. Elias s'approche du miroir. Ses doigts, dont les articulations sont désormais des boules de

calcaire saillantes, agrippent le rebord du meuble. Le contact du froid sur ses phalanges déclenche un tressaillement involontaire dans sa paupière gauche. Un tic. Rapide. Obsessionnel. *Tic. Tic. Tic.*

Le reflet est là.

Il n'attendait pas. Il était déjà en train de se raser, bien que le visage d'Elias soit glabre et parcheminé. L'Autre tient un rasoir de sûreté en acier chromé, mais il n'y a pas de mousse, pas d'eau. La lame racle directement la peau, produisant un son de papier de verre sur de la pierre. Et il y a ce décalage. Ce retard infime, une fraction de seconde où le reflet termine son geste alors qu'Elias n'a pas encore commencé le sien. L'Autre s'arrête, la lame suspendue près de la jugulaire, et il tourne lentement la tête. Ses yeux sont d'un noir absolu, deux puits de pétrole où la lumière du néon vient mourir sans jamais rebondir.

Elias veut reculer, mais les cloisons de la salle de bain ont glissé. Le carrelage mural, froid et dur, presse maintenant ses omoplates. Il sent chaque jointure de la faïence s'imprimer dans sa chair, comme une grille de marquage au fer rouge. Le plafond s'abaisse. Le bourdonnement du néon devient un hurlement de turbine dans ses oreilles, une vibration qui fait trembler ses dents dans leurs alvéoles. Ses gencives se rétractent, laissant apparaître l'ivoire jaunâtre de ses racines. Il sent la pression. Une pression physique, hydraulique, qui pousse ses organes vers le haut.

L'Autre sourit. Ce n'est pas un mouvement des lèvres, c'est une déchirure de la face. La peau se tend tellement sur les pommettes du reflet qu'elle finit par craquer, révélant un muscle strié, rouge sombre, qui ne saigne pas. L'Autre pose sa main sur la surface du miroir. Le verre ne renvoie plus l'image, il devient liquide, une membrane de mercure qui ondule sous la pression des doigts de l'entité.

La première phalange de l'Autre traverse la paroi de verre.

Elias ne peut plus crier. Sa gorge est obstruée par une excroissance de calcaire, une vertèbre surnuméraire qui a poussé à la base de sa langue, le clouant au fond de sa propre mâchoire. Il sent le doigt froid, métallique, de l'Autre se poser sur son propre front. La sensation est celle d'une aiguille de glace que l'on enfonce lentement dans le lobe frontal. Le monde vacille. La salle de bain se tord. Les angles droits s'émoussent pour devenir des courbes organiques, des replis de chair architecturale qui se referment sur lui.

Son dos s'enfonce dans le mur. Le béton n'est plus dur ; il est spongieux, une mousse de ciment qui l'aspire. Elias sent les tiges de fer à béton, la ferraille rouillée du bâtiment, glisser entre ses côtes. Elles s'entrelacent avec son système nerveux, remplaçant ses nerfs par des câbles de cuivre oxydés. La douleur est une note pure, continue, un sifflement de vapeur qui sature son cerveau. Il voit ses propres mains se fondre dans la porcelaine du lavabo, ses doigts s'allonger, se liquéfier, devenir les veines de la vasque.

L'Autre sort entièrement du miroir. Il n'y a plus de verre, plus de séparation. Il n'y a qu'une seule masse de chair et d'acier, de pulpe et de silice. L'Autre glisse ses mains sous la peau d'Elias, au niveau des clavicules, et tire. Il ne tire pas pour arracher, il tire pour s'installer. Il se glisse dans l'enveloppe comme on enfle un gant trop étroit. Elias sent les muscles de l'intrus se frotter contre les siens, une friction de viande crue qui dégage une chaleur fétide. Leurs cœurs battent à contretemps, un double martèlement désordonné qui fait vibrer toute la tuyauterie de l'immeuble.

Boum-boum. Craqu. Boum-boum.

Le plafond touche maintenant le sommet de son crâne. Elias est forcé de plier les genoux, mais ses rotules éclatent sous la pression, les fragments d'os se logeant dans les mollets comme des éclats de shrapnel. Il est compacté. Réduit à l'état de matière première pour la structure. Il sent la vieille femme d'à côté. Elle est là, de l'autre côté de la paroi, à quelques centimètres. Il sent la vibration de son brossage de dents

contre ce qui reste de son propre radius. Il veut la prévenir, mais le béton a envahi sa bouche. Il a le goût de la poussière et du temps, une amertume de chaux vive qui brûle ses muqueuses.

L'Autre a fini l'ajustement. Il occupe Elias. Il est Elias. Il lisse les derniers plis de la peau sur son nouveau visage, refermant les déchirures d'une simple pression de ses doigts longs et parfaits. Il se regarde dans le vide laissé par le miroir, qui n'est plus qu'un trou noir dans le mur. Il réajuste ses épaules, savourant la solidité de sa nouvelle charpente.

Elias, lui, n'est plus qu'une conscience diffuse, étalée sur les quarante mètres carrés de l'appartement. Il est le grincement de la porte. Il est la tache d'humidité au-dessus de la douche. Il est le froid du carrelage. Il sent chaque pas de l'Autre comme un coup de poignard dans sa propre géométrie. L'Autre se dirige vers la sortie, ses mouvements sont d'une fluidité obscène, une grâce que le carbone n'aurait jamais dû permettre.

Avant de franchir le seuil, l'Autre s'arrête. Il pose une main sur le chambranle de la porte, là où le bois rencontre le plâtre. Il appuie légèrement. Elias ressent une pression insoutenable dans ce qui fut autrefois sa colonne vertébrale, une torsion qui menace de le réduire en poussière de gravats.

L'Autre murmure, et sa voix résonne directement dans les fondations de l'immeuble, faisant vibrer les vitres des voisins, faisant frémir le café dans les tasses trois étages plus bas.

« Vingt-huit. »

Le mur se referme. Le couloir disparaît. Il n'y a plus qu'un bloc de béton plein, un silence minéral où, quelque part, au cœur de la matière, une dernière impulsion électrique s'éteint dans un spasme de chaux.

Chapitre 10

L'Expulsion

L'humidité a le goût du cuivre et de la poussière de plâtre. Elias est allongé sur le carrelage de la cuisine, les articulations verrouillées par une volonté qui n'est plus la sienne. Son œil droit, pressé contre le joint grisâtre, observe une procession de fourmis qui transportent un fragment de sa propre peau morte, une écaille translucide tombée de son front l'avant-veille. Le froid du sol remonte dans sa mâchoire, figeant ses dents dans un rictus de porcelaine. Il ne peut pas cligner des paupières. L'air dans la pièce est devenu solide, une masse de gélatine grise qui pèse sur ses poumons, chaque inspiration étant un combat contre la densité du vide.

Un bruit de succion s'élève derrière lui. C'est le son d'une ventouse que l'on retire d'une plaie ouverte, ou celui d'un pied nu qui se décolle d'un linoléum poisseux. Elias sent l'ombre de l'Autre s'étendre sur ses talons, une tache d'encre qui dévore la lumière crue du plafonnier. L'Autre ne respire pas. Il vibre. Une fréquence basse, infra-humaine, qui fait grincer les tuyauteries dans les murs et résonne dans la moelle épinière d'Elias.

Puis, le premier contact.

Ce n'est pas une douleur franche. C'est une intrusion glaciale. Un doigt, dont l'ongle semble avoir été taillé dans du silex, se pose précisément à la base de son crâne, là où les cheveux se font rares et la peau plus fine. Le contact est d'une précision chirurgicale. Elias veut hurler, mais sa gorge est obstruée par un reflux de bile et de chaux. Le doigt descend lentement, traçant une ligne verticale parfaite le long de la colonne vertébrale. Partout où il passe, la peau ne se contente pas de s'ouvrir ; elle se rétracte, s'enroulant sur elle-même comme du parchemin brûlé.

Le son est celui d'une fermeture Éclair que l'on force dans de la viande crue.

Scritch.

Elias sent le froid s'engouffrer dans la brèche. Ce n'est plus l'air de l'appartement, c'est l'haleine des fondations, l'odeur de la terre humide et des cadavres de rongeurs emmurés. L'Autre insère ses mains dans l'ouverture. Ses doigts glissent sous les omoplates d'Elias, tâtant les muscles striés, les tendons tendus à rompre. Il y a une sorte de tendresse obscène dans ce geste, une curiosité de taxidermiste. Les mains de l'Autre sont grandes, démesurées, leurs articulations craquant avec le même bruit que la charpente de l'immeuble lors des nuits de grand vent.

« Doucement », semble murmurer le béton.

Les doigts s'écartent. Elias sent ses côtes pivoter vers l'extérieur, comme les volets d'une fenêtre que l'on ouvre sur l'abîme. Le cartilage craque, un chapelet de petites explosions sèches qui ponctuent le silence de la cuisine. Il n'y a pas de sang. À la place de l'hémoglobine, une substance grisâtre, visqueuse, s'écoule lentement sur le carrelage, remplissant les rainures, dessinant le plan de l'appartement. Elias est une maison que l'on vide de ses meubles.

L'Autre se penche. Elias peut maintenant sentir son reflet contre son dos nu, cette peau parfaite, sans pores, sans défauts, qui vient s'imbriquer dans sa propre béance. L'Autre commence à compter. Sa voix n'est qu'un frottement de papier de verre.

« Une. »

Une vertèbre est saisie, polie par un pouce invisible, puis marquée d'une encoche. La sensation pour Elias est celle d'une décharge électrique qui remonte jusqu'à ses globes oculaires. Sa vision se brouille. Le plafond de la cuisine s'éloigne, devient une voûte céleste de béton taché.

« Deux. »

La pression augmente. L'Autre n'est plus derrière lui, il commence à glisser *en lui*. C'est une invasion de chaque fibre, une colonisation des nerfs. Elias sent les doigts de l'Autre s'enrouler autour de son aorte, la serrant juste assez pour que le battement de son cœur devienne un écho lointain, un bruit de tambour étouffé sous des couches de laine mouillée. L'odeur de la sueur d'Elias change ; elle s'acidifie, se mêlant à l'odeur de l'ozone et du mastic.

« Trois. Quatre. Cinq. »

Le rythme s'accélère. L'Autre retire les souvenirs d'Elias comme on arrache des clous rouillés d'une planche. L'image de sa mère, le goût d'une pomme, la sensation du soleil sur sa nuque... tout est extrait, examiné, puis jeté dans le vide de la pièce. Elias ne possède plus rien, pas même sa douleur. Il n'est plus qu'un spectateur, une conscience réduite à la taille d'une tête d'épingle, flottant dans un océan de tissus déchirés.

Il voit ses propres mains, au bout de ses bras, commencer à s'agiter. Mais ce n'est pas lui qui les commande. Les doigts pianotent sur le carrelage avec une grâce nouvelle, une fluidité de prédateur. Les ongles, autrefois rongés jusqu'au sang par l'anxiété, s'allongent et durcissent, prenant une teinte d'ivoire ancien.

« Douze. Treize. »

L'Autre est maintenant à moitié logé dans la cage thoracique. Elias sent la chaleur de cette chose — une chaleur minérale, comme celle d'une pierre restée trop longtemps au soleil — irradier dans ses viscères. Ses poumons sont comprimés, forcés de s'adapter à une nouvelle forme de respiration, plus lente, plus profonde, qui semble aspirer l'âme même de l'appartement. Les murs de la cuisine suintent. Le papier peint

cloque et pèle, révélant des motifs qui ressemblent à des empreintes digitales géantes.

« Vingt. »

Le cri finit par sortir, mais ce n'est pas un son humain. C'est le sifflement d'une canalisation sous pression, un hurlement de métal qui se tord. La mâchoire d'Elias se décroche, littéralement. Les ligaments lâchent avec un bruit de cordes de violon qui se brisent. Sa bouche devient un trou noir, un orifice architectural destiné à engloutir le monde.

L'Autre saisit la vingt-quatrième vertèbre. Elias sent l'ultime suture de son identité céder. Sa peau, désormais vide, s'affaisse sur le sol comme un manteau de cuir abandonné. L'Autre se dresse au milieu de la pièce, drapé dans les restes d'Elias, ajustant les sutures avec une méticulosité de tailleur. Il tire sur les lambeaux de chair pour les lisser sur ses propres muscles de marbre, utilisant ses ongles pour recoudre la fente le long du dos. Chaque point de suture est une agonie que la conscience d'Elias enregistre, mais qu'elle ne peut plus localiser. Où est le "je" quand le corps est devenu un tapis ?

L'entité se regarde dans la porte vitrée du four. Elle sourit. Le reflet est parfait. Mieux que parfait. C'est un Elias Thorne sans les tremblements, sans les cernes, sans la peur. Un Elias Thorne qui appartient enfin à cet espace.

Le véritable Elias n'est plus qu'une tache sur le carrelage, une flaque de conscience qui s'évapore. Il sent les fourmis revenir. Elles sont plus nombreuses maintenant. Elles ne se contentent plus de sa peau morte. Elles s'attaquent à ce qui reste de sa volonté, emportant des morceaux de ses pensées vers les fissures sous les plinthes.

L'Autre fait un pas. Le mouvement est d'une économie absolue. Il ne pèse rien et pourtant, à chaque pas, l'immeuble entier semble s'incliner pour lui rendre hommage. Il se dirige vers le miroir de l'entrée.

« Vingt-sept. »

Il n'en reste qu'une. La dernière vertèbre, celle qui relie le tout, le pivot de l'existence. L'Autre pose sa main sur son propre cou, sentant l'os saillant sous la peau neuve. Il appuie. Un craquement sourd, final, résonne dans toute la structure de la ville.

Elias n'est plus qu'un battement de cil dans l'obscurité. Il est le grincement de la porte. Il est la moisissure derrière le frigo. Il est le silence entre deux gouttes d'eau.

L'Autre ajuste sa cravate dans le miroir. Ses yeux sont d'un bleu d'acier, vides de toute humanité, remplis de la certitude géométrique des angles droits. Il ramasse les clés sur le guéridon. Le métal est froid. C'est la seule chose qu'il ressent.

« Vingt-huit. »

La porte s'ouvre sur le couloir. L'air s'engouffre. La peau d'Elias, restée sur le sol de la cuisine, s'agite mollement sous le courant d'air, comme une mue de serpent oubliée dans un désert de béton. L'Autre sort. Le verrou tourne deux fois. Un bruit sec. Définitif.

Dans le silence de l'appartement, une fourmi s'arrête sur une goutte de liquide gris. Elle agite ses antennes, perçoit une vibration, puis continue sa route vers le cœur du mur.

Chapitre 11

Compte Tes Vertèbres

La première se détache avec le bruit d'une branche de céleri que l'on rompt sous l'eau. Un. La sensation n'est pas celle de la douleur, pas encore ; c'est une libération, un glissement huileux le long de la gaine nerveuse. Elias est allongé sur le carrelage, le ventre pressé contre le froid minéral, la joue collée à un joint de ciment grisâtre où stagne une odeur de détergent bon marché et de moisissure ancienne. Il ne peut plus bouger les doigts, mais il sent la vibration. Le sol a faim. La dalle de béton sous lui n'est plus une surface plane, c'est une mâchoire béante, invisible, qui aspire sa structure, millimètre par millimètre.

Deux. Le craquement résonne dans ses oreilles comme un coup de feu tiré dans une cathédrale vide. Une décharge de chaleur blanche irradie depuis la base de son crâne, là où la chair commence à se désolidariser de l'os. Il y a ce goût de cuivre qui envahit sa bouche, une salive épaisse, métallique, qu'il ne peut plus avaler. Ses yeux, fixés sur le pied du réfrigérateur, voient une mouche domestique se poser sur une tache de graisse. Elle frotte ses pattes antérieures avec une frénésie obscène. Elle attend. Elle sait que ce qui reste d'Elias n'est déjà plus qu'un garde-manger.

Trois. Quatre. Cinq. Le rythme s'accélère. Les vertèbres cervicales quittent leur logement avec un sifflement pneumatique. Elias sent les muscles de son cou s'étirer comme des élastiques usés, prêts à rompre, avant de s'affaisser comme des voiles sans vent. Son menton percute le carrelage. Le choc libère une bouffée d'air vicié de ses poumons, une expiration qui porte l'odeur de la terre humide et de la chaux vive. Il n'est plus une créature de chair ; il devient une carrière. On l'extrait. On le vide pour combler les manques de la structure.

Six. Un spasme électrique lui traverse les épaules. Il voit, dans le reflet de la porte du four en inox, une protubérance blanche percer la peau de son dos. C'est une perle d'ivoire, maculée de filaments roses, qui s'enfonce lentement dans une fissure du carrelage. Le sol l'accepte. La fissure se referme sur l'os avec un soupir de satisfaction, une succion de terre grasse. Elias essaie de hurler, mais ses cordes vocales ne sont plus que des fils de soie détrempés. Son cri n'est qu'un gargouillis, un reflux de bile et de liquide céphalo-rachidien qui vient mourir sur ses lèvres gercées.

Sept. Huit. Neuf. Dix. Les vertèbres thoraciques s'arrachent en bloc, une grappe de calcaire arrachée à la vigne de sa moelle. À chaque extraction, les murs de l'appartement semblent se rapprocher. Le plafond descend d'un cran, les angles de la pièce deviennent plus aigus, plus tranchants. Elias sent le poids du béton s'imprimer dans son torse. Ses côtes, privées de leur ancrage dorsal, s'écartent comme les doigts d'une main qui lâche prise. Elles s'enfoncent dans le linoléum, deviennent des solives, des traverses, renforçant la carcasse de ce bocal de quarante mètres carrés. L'appartement ne se contente plus de l'héberger ; il l'assimile. Il recycle son architecture biologique pour réparer ses propres défaillances.

Onze. Douze. Treize. La douleur a fini par muter. Elle n'est plus un signal, elle est un environnement. Elias respire la souffrance comme on respire un gaz lourd. Ses sens s'éparpillent. Il entend le sang qui cogne dans les tuyauteries derrière les murs, un tambourinement sourd, irrégulier, qui s'accorde sur les derniers battements de son cœur atrophié. Il sent la poussière de plâtre s'infiltrer dans ses pores, boucher ses glandes sudoripares, transformer sa peau en un parchemin grisâtre et cassant. Il est une mue. Une enveloppe vide.

Quatorze. Quinze. Seize. Le milieu du dos cède. C'est ici que le bâtiment a le plus besoin de lui. Une poutre maîtresse dans le couloir a toujours été un peu de travers ; Elias sent sa seizième vertèbre se loger exactement là, sous le bois sec, pour redresser la charpente. Un soulagement monstrueux l'envahit. Il est utile. Il sert enfin de fondation. Ses vertèbres sont les briques d'un temple dédié au vide. Il compte

maintenant avec une ferveur religieuse, une obsession de comptable devant le bilan de sa propre disparition.

Dix-sept. Dix-huit. Dix-neuf. La transition s'opère au niveau des nerfs. Le système nerveux d'Elias se déploie, s'étire, s'effiloche pour rejoindre le réseau électrique de l'immeuble. Il sent le passage du courant alternatif dans ses dents. Il perçoit la vibration du frigo du voisin de palier comme une démangeaison insupportable dans son cortex. Il est le cuivre, il est le plomb, il est le grésillement de l'ampoule nue qui pend au plafond. Sa conscience n'est plus localisée sous son crâne, elle s'évapore dans les conduits d'aération, elle se dilue dans l'eau croupie des siphons.

Vingt. Vingt et un. Vingt-deux. Les lombaires sont les plus lourdes. Elles sortent avec un bruit de succion gélatineuse, laissant derrière elles des cratères de chair béante qui ne saignent même plus. Le sang d'Elias est devenu une huile sombre, visqueuse, qui lubrifie les charnières des portes. Il entend le verrou de l'entrée, celui que l'Autre a tourné, vibrer dans sa hanche. Il est la porte. Il est le verrou. Il est l'obstacle et le passage.

Vingt-trois. Vingt-quatre. Vingt-cinq. Il ne reste presque plus rien de l'homme sur le sol. Juste une flaque de tissus mous, un sac de peau dégonflé qui ondule légèrement sous le souffle de la ventilation. Elias n'a plus de visage, juste une surface plane où les traits se sont effacés pour devenir une texture, un motif sur le carrelage. Ses yeux sont devenus deux taches d'humidité sur le mur, des auréoles de salpêtre qui observent le vide avec une patience géologique.

Vingt-six. Vingt-sept. Le sacrum se brise en trois morceaux, trois pierres de touche qui viennent sceller le seuil de la cuisine. Le bas de son corps n'est plus qu'un souvenir. Elias est maintenant une rumeur, un écho coincé dans le vide sanitaire. Il sent les pas de l'Autre sur le trottoir, trois étages plus bas. Il sent la pression des pneus des voitures sur l'asphalte. Il est la ville. Il est le béton qui craque sous le gel. Il est la fatigue des structures.

Vingt-huit.

Le chiffre tombe comme un couperet. La dernière vertèbre, le coccyx, ce vestige inutile, s'enfonce dans le sol avec une délicatesse de bijoutier. C'est la clé de voûte. Le dernier clic dans le mécanisme.

Le silence qui suit est plus lourd que le béton. Elias n'a plus de bouche pour compter, plus de poumons pour respirer, plus de cerveau pour penser. Il n'est plus qu'une fréquence. Un gémissement basse fréquence qui parcourt les armatures en acier de l'immeuble. Il est le froid qui s'insinue par les jointures des fenêtres. Il est l'odeur de vieux papier qui émane des placards fermés.

Au centre de la cuisine, la peau d'Elias gît comme une ombre abandonnée. La mouche s'en envole, repue, ses ailes produisant un vrombissement qui résonne dans tout l'être-appartement d'Elias comme un coup de tonnerre. Une fourmi s'approche de la goutte de liquide gris qui perle encore d'une fissure. Elle s'arrête, ses antennes s'agitent, captant le dernier murmure d'une conscience qui s'éteint.

Elias sent les pattes de l'insecte sur ce qui était autrefois son système nerveux. C'est une caresse électrique, une intrusion minuscule qui le fait vibrer jusqu'aux fondations. La fourmi boit. Elle absorbe une parcelle de son agonie, un fragment de sa mémoire d'homme. Puis, elle fait demi-tour et s'enfonce dans le mur, transportant Elias, vertèbre après vertèbre, dans les ténèbres fertiles de la structure.

L'appartement respire. Une fois. Un mouvement imperceptible des murs.

Tout est en place. Le puzzle est complet. Le silence peut enfin commencer son travail de digestion.

Chapitre 12

Fondations de Chair

L'enveloppe dégonflée sur le carrelage de la cuisine n'avait même pas la décence de pourrir. Elle gisait là, membrane translucide et flasque, conservant encore le relief strié des côtes qui ne se soulèveraient plus jamais. Une unique goutte de liquide grisâtre, épaisse comme du suif fondu, s'échappa de l'orifice béant du cou pour tracer un sillage poisseux sur la céramique froide. L'odeur n'était pas celle de la mort, mais celle d'un laboratoire après un incendie : un mélange âcre d'ozone, de vinaigre et de cuivre oxydé.

Dans l'ombre du couloir, un mouvement s'amorça. Ce n'était pas le tressautement erratique d'un homme aux abois, mais une extension fluide, presque huileuse.

Le nouvel Elias émergea de l'obscurité.

Ses pieds, d'une pâleur de craie, rencontrèrent le sol avec un bruit sourd, mat, comme celui d'un gant de cuir frappant un bloc de marbre. Il n'y avait aucune hésitation dans sa démarche. Les chevilles ne craquaient pas. Les genoux ne flageolaient pas sous le poids d'une existence épuisée. Il s'avança vers le centre de la pièce, évitant la dépouille de son ancienne identité avec une précision géométrique, sans dégoût, comme on contourne une tache d'eau sans importance.

Il s'arrêta devant le grand miroir de l'entrée.

La surface argentée ne frémit pas. Le délai, cette minuscule et insupportable latence qui avait torturé l'autre Elias pendant des semaines, avait disparu. Lorsque le nouvel Elias leva la main droite, le reflet fit de même dans une simultanéité si absolue

qu'elle en devenait terrifiante. C'était une symétrie chirurgicale. Le visage qui le fixait était le sien, mais purgé de toute scorie humaine. La peau était tendue sur les os de la mâchoire comme un tambour de soie blanche, sans un pore, sans une cicatrice, sans une ride d'expression. Les yeux étaient deux billes de verre noir, fixes, dépourvues de ce scintillement humide qui trahit d'ordinaire la vie.

Il ne respirait pas. Sa poitrine restait une plaque de marbre immobile. L'oxygène n'était plus une nécessité, juste un gaz ambiant qui glissait sur ses muqueuses sèches.

Le nouvel Elias tendit les doigts vers le cadre du miroir. Ses ongles étaient parfaitement taillés, transparents, révélant une chair d'un gris bleuté en dessous. Il commença à s'habiller.

Le contact du tissu sur cette nouvelle chair ne provoqua aucun tressaillement. L'ancien Elias aurait hurlé, la peau à vif, chaque fibre de coton agissant comme une râpe sur ses nerfs à nu. Pour celui-ci, le vêtement n'était qu'une couche structurelle supplémentaire. Il enfila sa chemise blanche. Le glissement du lin contre ses bras produisit un sifflement sec, un bruit de papier de verre très fin. Un, deux, trois. Ses doigts manipulaient les boutons avec une dextérité de automate. Chaque clic du plastique contre le bouton-poussoir résonnait dans le silence sépulcral de l'appartement comme un coup de feu étouffé.

L'appartement, lui aussi, semblait avoir changé de texture. Les murs ne suintaient plus ; ils s'étaient figés dans une rigidité minérale. Les grincements des tuyauteries s'étaient tus, remplacés par un vrombissement basse fréquence, un ronronnement de machine bien huilée qui vibrait jusque dans les fondations de l'immeuble. La lumière du plafonnier, d'un blanc cru, ne projetait aucune ombre portée derrière lui. Il était devenu une partie intégrante du décor, un rouage parfaitement usiné.

Il se pencha pour lacer ses chaussures. Le cuir neuf ne grinça pas. Les lacets ne s'effilochèrent pas. Tout était propre. Trop propre. L'air dans la pièce avait la

consistance d'une gélatine tiède, filtrée de toute poussière, de toute particule de vie organique.

Une mouche, la dernière peut-être, vint se poser sur le dos de sa main. Elle ne s'envola pas. Elle resta là, les ailes immobiles, comme si elle venait de se poser sur une surface inerte, un meuble, un mur. Le nouvel Elias ne la chassa pas. Il ne la sentait pas. Il n'y avait plus de récepteurs sensoriels pour l'irritation, plus de place pour l'agacement. Il finit de nouer ses lacets avec une boucle d'une perfection mathématique.

Il se redressa et retourna dans la cuisine.

Ses yeux tombèrent sur la flaque de liquide gris qui continuait de s'étendre lentement autour de la dépouille. Une fourmi s'était aventurée sur le bord de la tache. Elle s'agitait frénétiquement, ses antennes captant les derniers signaux chimiques d'une conscience en train de se dissoudre dans le néant. Le nouvel Elias s'accroupit. Ses articulations ne firent aucun bruit. Il observa l'insecte avec une curiosité froide, dénuée de toute empathie.

Il sortit de sa poche un petit burin d'acier poli. Il ne se souvenait pas de l'y avoir mis, mais l'objet semblait avoir toujours été là, une extension naturelle de son membre.

Il plaça la pointe du burin sur le carrelage, exactement à trois centimètres du bord de la flaque.

Le silence se fit plus dense, plus étouffant, comme si l'appartement retenait son souffle, attendant le signal. Le nouvel Elias frappa une fois, sèchement, avec le talon de sa main.

Tchick.

Une nouvelle encoche apparut dans la céramique. Elle était identique aux précédentes : nette, profonde, avec des bords légèrement effrités révélant le béton brut en dessous. C'était la douzième. La dernière du cycle.

À cet instant précis, le reste de la peau morte au sol commença à s'évaporer. Elle ne se décomposait pas ; elle se sublimait. Les bords de la membrane translucide s'effilochèrent en une fumée grise et lourde qui ne montait pas vers le plafond, mais rampait le long du sol pour s'engouffrer dans les plinthes. En quelques secondes, il ne resta plus rien de l'ancien Elias, pas même une tache, pas même une odeur. Le carrelage était redevenu d'une blancheur virginale, à l'exception de la nouvelle cicatrice gravée dans sa chair de pierre.

Le nouvel Elias se releva. Il sentit une vibration parcourir ses talons. C'était un mouvement tectonique, un ajustement des masses. Les murs de l'appartement semblèrent se resserrer d'une fraction de millimètre, un étirement imperceptible de l'estomac de béton.

Il se dirigea vers la porte d'entrée.

Ses mouvements étaient d'une fluidité écœurante, une chorégraphie apprise par cœur avant même d'avoir été conçue. Il posa la main sur la poignée en laiton. Elle était glacée, mais il ne ressentit pas le froid. Il ne ressentait que la résistance du mécanisme, le poids exact du métal, la friction des pignons internes.

Il ne jeta pas un dernier regard derrière lui. Il n'y avait rien à regretter. La mémoire de l'homme qui avait pleuré ici, qui avait griffé les murs jusqu'au sang, qui avait compté ses vertèbres une à une dans la terreur de les perdre, n'était plus qu'un bruit de fond, un parasite radio presque totalement étouffé par le bourdonnement de la structure.

Il ouvrit la porte.

Le couloir de l'immeuble s'étirait devant lui, infini, baigné d'une lumière jaune d'œuf qui semblait palpiter au rythme de son propre pouls absent. Les portes identiques se succédaient, chacune abritant peut-être un autre bocal, une autre digestion, un autre puzzle osseux en cours de complétion.

Il sortit.

Le verrou se referma derrière lui avec un clic définitif. Dans l'appartement vide, le silence reprit ses droits. Une mouche morte tomba du plafond et rebondit sur le carrelage, juste à côté de la douzième encoche.

La digestion était terminée. Le cycle pouvait recommencer.

Le nouvel Elias commença à marcher dans le couloir, ses pas ne produisant aucun écho, sa silhouette se fondant parfaitement dans la perspective forcée des murs qui commençaient déjà à transpirer une nouvelle attente. Ses mains, dans ses poches, restaient parfaitement immobiles. Sous son crâne, là où résidait autrefois la peur, il n'y avait plus qu'une surface lisse, une table rase de chair et de certitude.

Il était la fondation. Il était la structure. Il était enfin chez lui.

FIN

Merci d'avoir lu "Compte Tes Vertèbres"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)